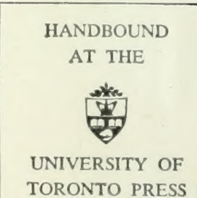

3 1761 06889649 7



HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/hlnaenfleure00fort

HÉLÈNE EN FLEUR

ET

CHARLEMAGNE

DU MÊME AUTEUR

BALLADES FRANÇAISES. Préface de PIERRE LOUY (*Mercure de France.*)
MONTAGNE, FORÊT, PLAINE, MER. (*Mercure de France.*
LE ROMAN DE LOUIS XI. (*Mercure de France.*)
LES IDYLLES ANTIQUES. (*Mercure de France.*)
L'AMOUR MARIN. (*Mercure de France.*)
PARIS SENTIMENTAL OU LE ROMAN DE NOS VINGT AN (*Mercure de France.*)
LES HYMNES DE FEU. (*Mercure de France.*)
COXCOMB OU L'HOMME TOUT NU TOMBÉ DU PARADI (*Mercure de France.*)
ILE-DE-FRANCE. (*Figuière.*)
MORTCERF. Avec une Étude sur les BALLADES FRAN ÇAISES par LOUIS MANDIN. (*Figuière.*)
LA TRISTESSE DE L'HOMME. (*Figuière.*)
L'AVENTURE ÉTERNELLE. (*Figuière.*)
MONTLHÉRY-LA-BATAILLE. (*Figuière.*)
VIVRE EN DIEU. (*Figuière.*)
CHANSONS POUR ME CONSOLER D'ÊTRE HEUREUX. (*Figuière.*)
LES NOCTURNES. (*Figuière.*)
SI PEAU D'ANE M'ÉTAIT CONTÉ... Préface de MAURIC MAETERLINCK. (*Emile-Paul frères.*)
DEUX CHAUMIÈRES AU PAYS DE L'YVELINE. (*Librair Monnier.*)
POÈMES DE FRANCE. *Bulletin lyrique de la guerre.* Pr face d'ANATOLE FRANCE. (*Payot.*)
QUE J'AI DE PLAISIR D'ÊTRE FRANÇAIS ! (*Eugène Fa quelle.*)
L'ALOUETTE. (*L'Edition.*)
LA LANTERNE DE PRIOLLET OU L'ÉPOPÉE DU LUXEM BOURG. (*Emile-Paul frères.*)
LES ENCHANTEURS. (*Mercure de France.*)
BARBE-BLEUE, JEANNE D'ARC ET MES AMOURS. (*L'Ed tion.*)
CHANSONS A LA GAULOISE. (*Eugène Fasquelle.*)
AU PAYS DES MOULINS, *suivi de* COMME UNE SOLEN NELLE MUSIQUE. (*Eugène Fasquelle.*)

Ces vingt-six volumes forment la suite des « BALLADE FRANÇAISES ».

ANTHOLOGIE DES BALLADES FRANÇAISES. (1897-1921 Nouvelle édition augmentée. (*Mercure de France*

PAUL FORT

—

BALLADES FRANÇAISES

Hélène en Fleur

ET

Charlemagne

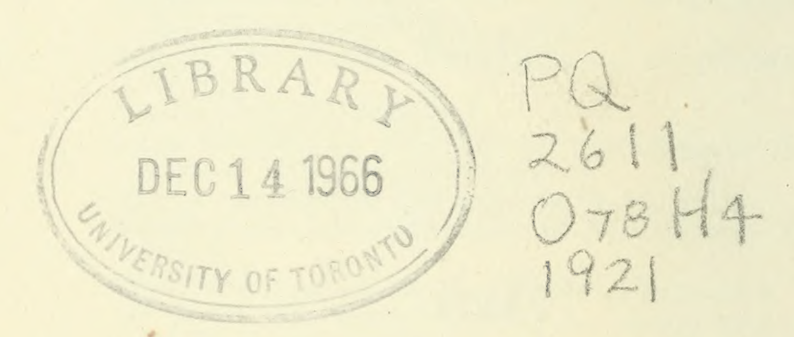


PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXXI

IL A ÉTÉ TIRÉ :

46 ex. sur vergé d'Arches, réimposés en in-8° écu, numérotés à la presse de 1 à 46 (souscrits).
189 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 47 à 235.
La première édition a été tirée à 770 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, savoir :
745 ex. numérotés de 236 à 980
et 25 ex. (hors commerce) marqués à la presse de A à Z.

EXEMPLAIRE N° 34



1151138

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.
Copyrigt by MERCVRE DE FRANCE 1921

Le japon impérial manquant en France, et aucune expédition n'étant signalée, M Paul Fort, pour ne pas retarder indéfiniment le tirage d'*Hélène en fleur*, a cherché une compensation à offrir à ses souscripteurs d'exemplaires sur japon. Il a fait tirer pour eux une édition spéciale sur beau papier d'Arches, réimposée en in-8 écu et numérotée à la presse de 1 à 46 : le petit nombre de ces volumes leur donne une valeur toute particulière.

A MES AMIS

MONSIEUR ET MADAME

JULES DESTRÉE

HÉLÈNE EN FLEUR

Une petite Muse est née
En cette belle matinée,
Qui par ses aimables douceurs
Occupe l'esprit des neuf Sœurs.

Qu'elle est blanche, et qu'elle est bellotte
Il me semble qu'on l'emmaillotte
Et qu'elle imite par ses cris
Celui des petites souris.

Tandis que la grosse Thalie
Lui fait cuire de la bouillie,
Clio, qui se veut employer,
La remue auprès du foyer.

TRISTAN L'HERMITE.

Quand le ciel m'eût offert un autre univers fait d'une seule topaze massive et pure, je ne l'aurais pas échangée.

WILLIAM SHAKESPEARE.

LIVRE PREMIER

L'INVITE AU PARDON

A Germaine Tourangelle
et à la petite Muse nouveau-née.

1

Ascension 1919.

Tu guériras, vienne à fin Mai l'hirondelle du souvenir. Non, non, tu ne vas point mourir. Oh ! quelle vie je te promets !

Amour, hélas ! oui, vous quitter, c'est mon remords de chaque jour, — Amour qui guettez mon amour, seulette à *la Maternité.*

Faut-il encor nous séparer ? Dimanche sonne, aujourd'hui fête carillonnée. Bon ! je m'apprête. — Germaine, il ne faut pas pleurer...

2

Je le porterai, notre enfant. Un père n'est pas une mère? Haussant un fils vers la lumière il doit être bien triomphant !

Mais puisque nous avons fillette, il sera doux en la charmant d'une gentille chansonnette, comme la plus douce maman.

Promener l'enfant ? — Me voici ! Mes bras lui seront un berceau prudent et sage et tendre aussi... Regarde un peu : suis-je un tel sot ?

3

Nous vous le rendrons, cher amour, ce « trésor » qui vous doit le jour. Ainsi j'appelle en sa misère notre enfant. Je vous désespère ?

Il ne fera le tour du monde... O vous, mon seul grand petit bien, pardonnez-nous la feuillée blonde de tout le printemps qui revient !

Pardonne-moi, trop chère absente, les roucoulements du ramier, l'herbe amoureuse et frissonnante et mon cœur toujours printanier.

4

Mon cœur sonne parmi les cloches qui sonnent clair parmi les feuilles. Vive le Mai, son frais accueil au Luxembourg lointain et proche,

loin, près, tout bleu dans ces vapeurs qui toujours font sonner mon cœur, clairette cloche de l'amour et du printemps au Luxembourg

et qui sonne l'heure et qui sonne pour moi, pour Dieu, pour l'horizon — pour Saint-Jacques, pour la Sorbonne — pour les muguets de la saison !

5

Aussi pour la menue chrétienne que m'a donnée l'Amour souffrant et qui, chétive et née à peine, ressemble sa mère aux yeux grands.

Eh quoi, chétive ? une ombre vaine ? — Non ! lourde de toute ma peur d'éveiller ses cris sous la laine où mon cœur bat contre son cœur.

Me voici hors avec l'enfant. Seigneur ! souffrez que je la glisse aux bras dorés, nus, étoffants — sûrs — de la nourrice complice.

6

Le Luxembourg est ménager des fleurs qui sont encore à naître, du bouton de ses orangers, dont nulle odeur ne nous pénètre.

Ah ! fi que vous nous pardonniez ce que nos yeux ne verront pas : le corail vif du grenadier ou la splendeur des mimosas ;

mais, plaintive et nous attendant, pardonnez-nous, Mère chérie, avec son doux balancement cette ondée vue de sous l'abri.

7

Et le petit soleil vainqueur écartant maints rideaux légers d'averse bleue, puis de vapeurs, et sautant vers nous dégagé !

Pardonnez-nous de l'aller voir sauter de flaque en flaque d'or. Ah ! que j'en rie en mes yeux noirs, si dans ses yeux verts l'enfant dort.

Mon Dieu ! j'implore en un tel jour le pardon d'une âme enchantée ! Je l'implore du frêle amour qui souffre à *la Maternité*.

8

PARDONNE-moi, chère captive, le jeu fol des moineaux heureux, libres! — et l'ombre fugitive des pigeons derrière leur queue,

le murmure, à cette heure calme, du jet d'eau penché sur lui-même, qui lentement berce une palme de diamants au fond des airs.

Je le sais, mon âme est légère plus que le souffle d'Ariel. Et cependant mon cœur vous aime bien plus que Dieu n'aime le ciel.

9

PRISONNIER d'Ombres souveraines — et de ma joie et de ma peine — poète assis entre deux Reines sur ce banc où rit le soleil,

poète assis entre deux Anne — l'Autrichienne et la Bretonne — je vais sangloter, Dieu me damne, Germaine, si tu ne pardonnes

à ce cœur triste et gai pourtant qui se reproche tout l'Azur, et cent rayons sous la verdure blondine du nouveau printemps.

10

De l'ombre où tu gémis, pardonne un ciel fait d'Azur sans mesure à nos yeux fous qui t'abandonnent, clarté, pour des clartés moins pures

où deux nuées sont la balance pesant l'air frais et la chaleur, tout le bien-être en espérance au cœur sacré des profondeurs ;

mais dans le jour sérénissime annonciateur de l'Eté, pardonne-leur le miel des cimes du soleil rose becquetées.

11

Tous mes arbres, nos marronniers, fleuris d'argent, d'ambre et de rose, nos buissons verts aux passeroses, mes aubépins et nos palmiers,

tous nos arbres, mes sycomores, tous nos gazons *flâneurs* berçant les écailles du bouton d'or qu'un zéphyr effeuille à doigts lents,

tout le frisson quasi champêtre,où derechef Pan vient de naître, des fines flouves au grand chêne sont à me pardonner, Germaine.

12

Surtout la fête des lilas (je n'y peux mais, la revoici !) leur souveraine odeur par là, leur mourante odeur par ici,

l'embrasement sous la feuillée de leurs bouquets violet rouge en confuse fresque éveillée de grappes aux blancheurs qui bougent

sous un vent brusque empli de flammes et dont l'esprit vient dominer mes yeux, mon odorat, mon âme, sont encore à me pardonner.

13

Et l'ivresse du Panthéon qui flotte en l'iris des vapeurs et qui réfracte vingt rayons, marronniers, jusque sur vos fleurs,

tant il est cor' mouillé des pleurs de l'averse — un rayon humide vient baigner le pigeon rêveur sur la tête en feu du David —

et le hochement et l'ivresse de la Lanterne-à-Priollet que vous estimez fort, maîtresse, pardonnez-m'en l'heur, s'il vous plaît.

14

Un pardon aux vitres fleuries de Bourrelier, — ce Roi Henri qui t'invite en sa Seigneurie de Verrières emprès Paris !

Ami cher et beau directeur de la Maison Armand Colin, il ne m'aura point comme auteur, n'étant pas de ces nés-malins

qui vous traitent pour l'Avenir toutes les sciences (dont l'algèbre) que j'eus toujours grand soin de fuir, plus vif que le plus vif des zèbres.

15

Du soleil au banc que voilà, si tranquille où j'ai charge d'âme, profondeurs bleues, vols d'oiseaux las et zéphyrs par ondes se pâment.

Il m'est couronnement de roi sur mon front ce feu qui ruisselle et que laisse pendre vers moi le dais où Phœbus étincelle.

Rois du printemps, nous sommes deux : Apollon et Moi ! chefs sacrés par le Rouge et l'Or et le Bleu... Pardonnez-moi, vous qui souffrez.

16

Soleil, poète, ô rois sur terre de tous le oiseaux printaniers, voire et des fleur sortant, légères, du jardin comme d'un pa nier !

Soleil, poète, ô rois d'un monde où fleu rent frais fleurs et fleurettes, alanguies o tournant des rondes ! Rois du million de violettes ?

Oh ! que nenni ! Phœbus vermeil a toute les fleurs sous sa loi. J'en ai autant que l Soleil, plus une, ma fille est à moi !

17

QUEL enfant ne voudrait d'un père aussi royalement solaire ? Hélène, orgueil de sa nounou, s'extasie-t-elle en moi ? — Du tout.

Elle rit (c'est peu dire) aux anges et dort, je crois, les yeux ouverts. Le soleil, minuscule orange, tremble au point noir de ses yeux verts.

Que voit-elle en rêve ? Un papa flambant, céleste, en sa chemise ? Je ne sais qui sa gaîté vise. Mais elle rit, n'en doutez pas.

18

Les fleurs des marronniers voltigent. Un bon vent d'azur habillé, servant de Mai, pris de vertige, nous les jette à plein tablier,

et ma Paule-Françoise-Hélène en reçoit aux joues la giflée. Toute prête à crier sa peine, encor que demi-réveillée,

elle ouvre une bouche mignonne, vraie fleur de rose en roseraie. Vent du printemps, je te pardonne son réveil suivi d'un cri frais.

19

Mais c'est toi la bien douce mère qui vas pardonner notre enfant (comme tu pardonnas son père) d'être solaire et triomphant !

Tel royal cri, n'étaient les pleurs, ces grosses larmes sans raison, est un cri joyeux sous les fleurs, vers Phœbus, roi de la saison.

Nous vois-tu couverts de lumière ? Maman, tes yeux s'ils ne nous *voient* — tu nous le dis « en ta misère » — bientôt le malheur fond sur toi.

20

Tes yeux fixes dans la souffrance, tes beaux grands yeux verts au mur froid, comme y cherchant leur espérance, se noient de pleurs, s'ils ne nous voient.

Longs pleurs brûlants ? hélas ! hélas ! plutôt vrais astres de tes nuits, morts-vivants au fond des espaces et glacés du gel de l'ennui.

Non ! tu nous vois, sur le mur clair, peints au pinceau léger du rêve, tes cils d'or battant la paupière mouillée encor de larmes brèves...

21

PLUS de larmes ! un beau sourire, tel un rayon de l'avrillée glissant du ciel jusqu'à venir dorer un mur sous la feuillée.

Tu nous souris, car tu nous vois dans un rayon parti de l'âme et traversant tes yeux en joie, ô mère, ô ma petite femme;

tu nous regardes apparaître, sur ce banc comme nous voilà, tous deux offerts de tout notre être au soleil : l'enfant, le papa.

22

Ma fraîche éclose Hélène en fleur m'épanouit d'admiration ; après son cri frais sa douceur facilite nos relations,

aussi, maman, ton souvenir qui vient près de nous, qui nous vient comme sur nos mains le zéphyr. — (Cher Luxembourg ! oh qu'on est bien !..)

De ton lit pauvre tu nous vois si richement vêtus d'azur, d'un rayon d'or, de brises pures qui nous inondent *tous les trois!*

23

Car te voici près de nous, Mère, en ton rêve et sur ce rayon. C'est de l'amour un grand mystère qu'à notre tour nous te voyions.

Hélène en fleur vit sous tes doigts (la nourrice te la présente). C'est bien toi !... et que ce soit toi... c'est là le secret d'une absente.

C'est là le secret de l'amour et son mystère ; et le secret et le mystère en ce bleu jour de l'âme au loin, du cœur tout près !

24

Nous te voyons. Nous t'avons fait, sur ce banc, TA PLACE. — Un grand vide ! Rien ni toi-même. — Voire en Mai, Dieu ! que les bonheurs sont rapides.

Las ! disparue ! Est-il si prompt à fuir « l'instant qui vaut qu'on vive » ? On regarde un vol de pigeons : c'est trop, te voici fugitive.

Tes yeux au loin sont-ils brouillés de pleurs voilant tes visions ?... Hélas ! nous t'avons effrayée d'un petit manque d'attention ?...

25

PARDONNE ce moment d'absence, comme tu le feras plus tard pour nos oublis, nos grands silences, nos grands adieux, nos grands départs !

Mais surtout, pardonne à l'enfant les chagrins qu'il te causera, lorsque son cœur adolescent, cherchant l'Amour, te quittera.

Déjà — pardonne-lui l'Amour ! Pardonne à ta fleur, notre Hélène, ce qui te viendra d'elle un jour : après tant de joies tant de peines.

26

Le printemps roucoule au zéphyr une promesse de retour. — Connaîtrons-nous, à en mourir, cette mortelle angoisse un jour,

cette fatale anxiété qui vous tue l'âme et la jeunesse aux lourds orages des étés, automne, hiver, en vos rudesses ?

Le printemps revient ? Il soupire un parfum de fleurs, son vrai don... Combien qu'il vous ait fait souffrir, le printemps invite au pardon !

27

REVIENS sur ces rayons, Germaine, ou dessous eux, glissant le pas, reviens douce et pâle et *toi-même* — tel ce printemps sous les lilas.

Nos bras s'ouvrent vers ta pensée, vers ton désir et ta souffrance, vers toi-même errante et lassée Comme elle est claire l'Apparence

de mes amours ! Te revoici ! L'enfant vers toi crie et tes bras à la nourrice l'ont saisi ? Non... C'est un rêve... On le suivra.

28

Nous le suivrons parmi les souffles de Mai, ravis comme est la foi ! Tu viens nous chercher, toi qui souffres. Maman, tu nous conduis vers toi.

Si légère ombre qui t'élances, es-tu fantôme plus que nous, père, enfant — lui, bercé, je pense, aux pas fermes de la nounou ?

Vers où tu souffres, tu nous mènes — c'est le secret de la tendresse — où tu faillis mourir, Germaine. Las ! qu'ai-je fait de ta jeunesse ?

29

Le rayon qui te divinise me revêt aussi de Beauté. Se peut-il que l'âme improvise un tel rêve en l'éternité ?

O voiles de fleurs, sous nos pas, que les marronniers ont perdus ! firmament des fleurs de lilas au sable doré confondues !

Vingt pigeons bleus nous font cortège sur un chemin rose et de neige, et cent moineaux volent sur nous, fantôme, père, enfant, nounou.

30

Qui donc inspira de chanter à la nour-rice paysanne, berçant l'enfant vers ta clarté, l'air triste et gai de la reine Anne ?

Est-ce toi, mère ? es-tu contente ? Par les allées fleurs, oiseaux chantent, et mon cœur sonne avec les cloches. L'angoisse d'un bonheur est proche

(d'un malheur ! non !...) Gaie ? triste à mort ? nous conduis-tu vers toi guérie ou vers toi plus souffrante encore, au noir Port-Royal de Paris ? (1)

(1) *La Maternité.*

31

Sous le porche de l'arc-en-ciel nous avons passé. Le feuillage flattait d'ombre émue nos visages, entre les sacres du soleil!

Mais nous voici devant ton lit, jeune maman toute bonté. Ciel ! comment avons-nous franchi le seuil de *la Maternité ?*

Guérie ! — Et moi si pardonné... — Bons Maîtres au tablier clair, Eudes, Champeaux, grand Couvelaire, sous vos mains que de joie est née !

LIVRE DEUXIÈME

LES ADIEUX DE PORT-ROYAL

A Edmond Épardaud.

32

DEVANT que filent à Verrières, enfant, nounou, mère et papa, je vais hors allonger le pas... On délivre ma prisonnière

libre de courir — c'en est fait ! — où nous appellent fleurs, abeilles, ruisseaux, goujons, coqs, pies et geais, bois et bosquets, lune et soleil,

où nous appellent, aux mois doux, en ton Royaume, Bourrelier, la chanson des rossignols fous : non moins folle est ton amitié.

33

Tu nous livres ta Seigneurie « et le parc et ses dépendances », verger, potager, lac, prairies, mais tu nous livrerais la France,

traître au bon cœur, sans te douter que nous mourrons d'un coup si rude, le jour advenu de quitter nos empérières habitudes.

Que nous allons nous amuser ! Que je serai donc un poète ! Ce rêvant, poète irisé, j'étais vêtu de gouttelettes.

34

Un orage sur Port-Royal rend bien beaux ses murs,et fait voir sa jaune maison domaniale plus jaune auprès du cloître noir,

je dis un soleilleux orage, comme on en vit un ce jour-là, qui, du cloître à son Ermitage, exaltait roses et lilas

du frais jardinet à l'anglaise dont les gazons réfléchissaient l'ombre des cieux, l'éclair de braise, les jaunes rayons qui perçaient.

35

Ah ! surtout comme un bref éclair, en descendant parmi les roses, de l'Ermitage vu derrière haussait le toit au grandiose !

Les tuiles pâles vont mourir, frémissantes sous l'arc-en-ciel. Tout le logis de s'agrandir qui semble battre des deux ailes !

Mais enfin le soleil vainqueur le ramenant au point discret : « Voici, pensais-je, une Demeure dont l'air de France a le secret. »

36

Cette maison large et sereine, toute ample sagesse et raison, noble amie de la taille humaine, fait plus en moi qu'un Parthénon

pour me chanter ce qu'est aux hommes le goût divin humanisé ! — Maison de grand-seigneur, en somme, bien que port-de-royalisée.

C'est proprement le logis vieux de madame de Guéméné, qui recevait là « ces Messieurs », face au cloître où ma fille est née.

37

Face au cloître ? Non. Vaut mieux dire à la plus maussade façade. La cour du cloître fait jaillir sur trois côtés trente-huit arcades

mais là-bas où se lève, austère, la Chapelle. — Que notre espoir, que notre petite lumière soit née dans ce Port-Royal noir !

Et blanc. C'était en Février. La neige couvrait les gazons, jetant par la vitre brouillée un froid reflet sur les cloisons.

38

Dans ces murs combattre la Mort ? — Autrefois les nonnes en presse y vinrent quêter leur Abbesse : « Notre sœur ne va plus bien fort !

» Priez pour sœur Sainte-Suzanne ! » La Mère Abbesse répondit : « Je prierai le ciel pour son âme, non point contre sa maladie.

» Si Dieu la veut morte, à quoi bon ? » Ceci n'est pas mon catéchisme. Où sont tes glaces, Jansénisme ?... Où sont tes neiges, doux Villon ?

39

Brillante neige, où donc es-tu ? Combien que cet hiver fût long, n'aurais-tu pas été, fondue, rejoindre celles de Villon ?

Je le veux croire. Et cependant — tout le temps que mon cœur vivra, dût-il battre éternellement — le souvenir me hantera

du jour brillant, glacé, fatal (qu'un reflet neigeux glace encore) sur vos draps rudes, Hôpital, vos draps qui font saillir les corps.

40

Bien heureux je pus dire l'être, que ces draps aient toujours *serré*, dans le jour cru de la fenêtre, ton corps chéri, mon adorée !

Las ! que fussé-je devenu — ouvrant la porte de la salle — un matin devant ton lit nu, plat comme une pierre tombale ?

Quelle angoisse à la gorge monte rien que de rêver cette horreur. — Morte ! — La Mort ? N'ai-je point honte de ne m'en plus croire vainqueur ?

41

Je le suis, le serai toujours. Ah ! que la Mort fut bien domptée ! Couvelaire aidant, et l'Amour, voire aussi la complicité

du nouveau petit cœur au monde venu pour une éternité remplir votre cœur de secondes, ô Germaine ressuscitée !

Bref, nous quittâmes ces beaux lieux — sinistres, aux noirs corridors — où l'on a trop aimé la Mort comme une volonté de Dieu.

42

Appuyé sur l'Observatoire, jetant sa courbe au Luxembourg, l'arc-en-ciel tenace — honneur! gloire! — nous fut le Porche-des-Beaux-Jours

qu'en ce long bruit creux de sirène on franchit d'une auto ronflante, Germaine penchée sur l'infante et moi blotti contre Germaine,

non sans avoir donné, pourquoi ?... un souvenir mélancolique à ces hautains et nobles toits, Œuvre de la Mère Angélique.

LIVRE TROISIÈME

LE ROI DE VERRIÈRES

OU

LES ENFANCES-BOURRELIER

A Mme Marguerite Henri-Bourrelier

43

Qu'il a joliment fait, ton père, qu'il fut donc un père avisé, digne de mon respect sévère, comme aussi d'être éternisé

par mes chants émus ; qu'il fit bien d'acheter le plus beau des biens, ce clair château, ce parc féé, où, gamin, tu t'es récréé

(oh ! ces décors à tes ébats, mon Bourrelie !) — d'en faire acquêt de Bertin l'Aîné du Cadet, les gros fondateurs des *Débats !*

44

Qu'il eut bon goût de se l'offrir, pour toi d'abord, eh ! mais autant pour ta femme et pour tes enfants, ce bien si beau qu'il m'en fit rire

à cœur joie dès la vue première, puis rêver une année entière aux entrelacs du Bois Loriot, gardien pur du secret de l'eau ;

rêver baller aux longs soirs d'août sur l'immense ovale prairie ! — Qu'il fit bien d'en payer le coût aux gros Bertin, fût-ce un gros prix !

45

PREUD'HOMME, artiste et gentil peintre à ses moments, esprit ailé, qu'il eut bon nez d'en exiler le gros fantôme peint par Ingres !

et d'acheter ce lot compact, maison d'or jusqu'aux cure-dents, prairies en fleurs, le bois, le parc, aussi les fées qui sont dedans

prêtes à recevoir la reine que tu leur donneras un jour. Vœux et los à ta souveraine ! Ne suis-je pas son troubadour ?

46

Or donc ce père fut très sage — autant j'en dirai de ta mère vénérée — car il dut leur plaire d'ouvrir à ton jeune ménage

ce bois acheté plein de fées ! Mon Bourrelier, te souviens-tu qu'ici leur reine décoiffée, si belle, yeux clairs, doux front têtu,

et ses deux bras frais en lacet, pendue à ton col t'embrassait, Marguerite des Marguerites ! O jeunesse ! amour ! clématites !

47

Loin des parents, vos courses folles sous les plus grands arbres de France, jusqu'à l'heure où le rossignol turlute assis dans le silence,

je n'en saurais médire aussi, non plus que de vos arrêts brusques... pour le baiser donné tout juste où il faut, long, si réussi

que s'en sauve, ivre, la maîtresse de ton âme vers les gazons, levant sa robe avec prestesse, comme un moine allant au cresson.

48

Qu'il fit bien, ah ! qu'il fit donc bien, ce père, d'acquérir ce bien ! Je n'en veux, loin de me dédire, preuve qu'en ce que je vais dire :

Au soin d'aimer et d'être aimé, ton amour, que tu l'as charmée de promenades sous la lune qui vous rapprochaient l'un et l'une ;

lune de qui vers l'une et l'un se répandait la chaste flamme, lune, aspiration de l'âme et tourment chéri des humains !

49

La lune — quand elle est à soi — vous offre plus d'enchantement ; dans les vapeurs elle est en soie aux cimes vous appartenant.

Lune blondine aux frondaisons, de vous un père a fait l'emplette, lune au profil de la maison, lune au toit, lune aux girouettes!

La lune est fleur de votre terre, fleur de vos grands arbres penchés, et sous vos bois fleur du mystère, car elle est votre bien caché.

50

Mais Henri Bourrelier ! Henri ! que dirais-je de ces couchants traînant leurs fauves draperies sur tes prairies et sur tes champs

sinon qu'ils sont tes biens, le furent et le seront — Roi de Verrières — tels ces joyaux des longs soirs purs tendant aux branches leurs verrières !

Et tu les lui donnais, comme hoir, à ta Reine, en riche apanage, les velours jaunes des beaux soirs pleins de vitraux dans les feuillages.

51

Lorsqu'on a chez soi l'univers : astres, jours, nuits, lilliputien gazon piqué de primevères sous des chênes mérovingiens,

trois sources, deux bois, un verger à faire encore damner Eve et s'ébahir les étrangers devant tant de fruits ! tant de sève !

qu'en fait-on ? et des marguerites, aux jardins frissonnant d'ombelles ?... on les offre à sa Marguerite, comme Faust le monde à sa belle.

52

Et ces paradous pleins de fleurs désordonnées (hormis les roses qui sont les plus graves des choses rêvées au front du créateur)

mais belles aussi dans leur sorte : hauts chrysanthèmes en cohorte chevelue, folle, bigarrée, sous les zéphyrs phlox effarés,

lys géants, soleils grandioses qui seraient dieux vers Tombouctou — fleurs en serre ou libres écloses — sont à vous, Marguerite, à vous !

53

Mais à toi seul, ô mon Henri, ces bras où tu fais ton câlin, dans un frais oubli de Paris, voire, et de la Maison Colin.

A toi les vignes que tu sarcles, la bonne terre que tu bêches, les soupirs de l'onde où se pêche ta friture, puissant monarque !

Oiseaux et fleurs à Marguerite ! Mais à toi les après-midi de ces Dimanches passant vite emmi les repos dessus-dits.

54

GRACE au père immortalisé que t'a donné Mère Nature, à toi les fées sous la ramure ; dans la rosée, patte irisée,

les lapins lissant leur moustache aux heures — quoi ! tu dors encore ? — de la rose et limpide aurore où l'astre rouge et rond fait tache,

à toi les sylphes et l'étang sous lequel, de nuit, le grand Pan canote et rêve ; mais en outre, les rats, les blaireaux et les loutres.

55

Je dirai tes chasses bientôt. Mais ce que tu n'as, onc, chassé — n'ayant cerveau louche, esprit bot — c'est la nymphe au sylphe enlacée.

Quelque émoi qui te vint peut-être de voir surgir entre deux hêtres un satyre sifflant sa joie, ton flingot n'en fit point la proie

que l'on accommode en famille, cuit et mange sur des lentilles.— Pas plus de crainte des lutins qu'au fantôme du gros Bertin !

56

L'AINÉ, le plus gros, apparaît, j'en jure aussi, car je l'ai vu, dans ta minuscule forêt, non pas sous l'habit, mais tout nu.

Est-ce Iacchus au clair de lune, le Bon Père, le deux fois né, Dionysos à toison brune, que ce pâle Bertin l'Aîné,

entouré par les bonds lascifs de serpents aux têtes de chien, sous la branche où court fugitif le grain de rosée shakspearien ?

57

Quand je le vis, moi, chose étrange, voltiger au fond d'une allée, Buloz l'Ancien, nu comme un ange, se plaisait à le survoler ;

la lune ample s'arrondissait, bercée en haut d'un if mobile, d'où filtrait ce rayon, un fil, entre les feuilles vers Musset

languissamment couché sous bois, non pas nu, mais en redingote, et dévidant, le fil aux doigts, dévidant toute la pelote.

58

Les serpents-chiens avaient fait place — car vous ai-je, hydres, jamais vues ! — aux « nouvellistes » moins voraces, foule inconnue, pauvrette et nue.

Et Thiers, le fin petit bonhomme, cheveux en punch à l'Obéron, guidait vers eux Joseph Prudhomme, Esprit dont rayonnait le front.

Lamartine errant sous un voile opalin, coiffé du tromblon, tirait de doux piaulements longs d'une lyre mouillée d'étoiles.

59

En ai-je vu — moi, non un autre — hier encore, mon Henri! de ces folâtres que Paris détachait à Bertin leur hôte,

voltigeant nus sous tes bosquets, Changarnier, Sand, Bugeaud, Arvers, Hugo traversant la futaie sur un hippogriffe à l'envers,

la Malibran née d'une source et dans un chêne — ô druidesse coupant le gui sous la Grande-Ourse! — Rachel dont s'argentait la fesse.

60

Rêveur, dis-tu ?... pas plus que toi, qui, souviens-t'en, ce soir d'orage, vis sauter le mur de tes bois à l'illustre grand chat sauvage.

Quel fusil tueur de bourgeons mit à bas le monstre pervers ? Ton Faucheux. Mais l'once aux yeux verts n'était qu'un matou sauvageon.

A rêveur, songeur et demi. Que tu rêvas bien ta jeunesse, Henri Bourrelier, mon ami ! Suscitons-la pour ta maîtresse.

61

Le respect traduit : pour ta femme. Eh! quoi, mais vous vous aimez tant! — Penchant son âme vers ton âme, que de fois tu lui dis : « Attends !

» C'est là que par un jour trop clair j'apparus tout nu, mais en bottes, à l'épouse de mon notaire, dont le nez blanc devint carotte.

» J'épluchais mes biens aquatiques — et m'excusai... plongeant dans l'eau... d'avoir chassé de son museau la si douce pâleur mystique !

62

“La — c’est l’histoire du blaireau qui poussait des cris d’éléphant ; heu ! je la conte à nos enfants, non sans quelque froid sous la peau —

» je crus, pour le dire à mon dam, aux clameurs de l’auto fantôme que Bonnot mène l’œil en flamme, et j’allais trottant vers mon home,

» quand je n’ouïs plus rien,sinon le rossignol dans la nuit noire et mon cœur enivré d’espoir et dont se taisait le canon.

63

“VEUX-tu bien connaître, ma mie, tel grand exploit d’un beau Dimanche ? lors j’avais sept ans et demi. Je jouais tout seul au Comanche.

L’étang vert aux profondeurs noires, la barque où je grimpe en sournois, les rames dont j’use, il faut voir ! sont mes complices dans le Bois.

» Vêtu de neuf pour les visites, cravaté comme un papillon, je frisai la berge trop vite : — j’entre en un saule, ah ! quel plongeon !

64

“C'EST alors que je vis, dans l'eau, monter vers moi les souples fleurs marines des kakémonos et les poissons de cent couleurs,

» et la belle pieuvre aux longs bras m'envelopper si doucement que de rêves je n'en eus pas, depuis, si doux qu'à ce moment :

» le corail m'offrait des cerises... et des diamants les éponges... Quand je me réveillai du songe, hélas ! j'étais dans mon moïse.

65

“Voici mes quatre peupliers : c’est le cabinet de travail où j’appris l’art du braconnier, et le reste, vaille que vaille.

» J’y fus l’élève ardent et pie du vieux bûcheron Guerlipies (1). Un jour me vint tel professeur que papa tenait en honneur.

» M’ayant flatté comme une perle : « Que sais-tu, mon petit enfant ? » Je répondis, confidemment: « Là haut je sais un nid de merle. »

(1) Gare les pies.

66

“Et mes bains le soir, à la lampe, imités de ces vieux romains ou des grecs leurs cousins germains, et que cent grenouilles contemplent !

» Ah ! lampe en mains faire la planche ! C’est de mon frère aîné charmant que j’en sus la volupté franche. Dieu l’ait en son beau firmament.

» Le dîner pouvait refroidir, maman crier vers ses deux « trolls », je ne cessais de m’éjouir qu’à l’épuisement du pétrole ! »

67

Je confonds à plaisir, mon cher, tes deux, trois, quatre et cinq jeunesses. Dix ou vingt autres ont bien l'air de te guetter ! car point de cesse

à tes chansons, à ta santé, robustes fleurs de ta gaîté. Marguerite est Margot la belle ! Gloire à ta jeunesse éternelle !

Tu la revois en tes enfants, Alice, Michel et Denise ; Janine, Elaine, fleurs exquises, Paul-Henri — tes petits enfants.

68

Et de qui tiens-tu ce beau don ? Je veux que ce soit de la lune, du soleil et de l'abandon qu'en fit Bertin à la fortune

d'un père aux yeux doux et rusés, achetant mille rossignols avec ces bois divinisés par Flore et tous les vents d'Eole,

et stipulant devant notaire (du moins, Henri, je le suppose) que *tout* lui revient, eau, ciel, terre, château, souvenirs, fées et roses.

69

Il y a du Bertin dans l'air ! me dis-tu parfois quand la vie n'est pas à ton gré poursuivie, ainsi durant l'horrible guerre.

Mais que tu m'étonnas hier ! — L'orage noyait le jardin. — « Tout cela fut acquis trop cher d'un Bertin issu des Bertins.

» Vos chants sembleront apocryphes, Monsieur, ou d'un auteur distrait. » Je réponds à ce coup de griffe : « Et tes exploits, que sont-ils ? vrais ? »

70

TOUT est vrai, car tout n'est qu'un rêve. Tes bois, nous les rêvons encore, les rêverons demain comme Eve le paradis, Job ses trésors,

comme Aladin les pierreries que sa lampe faisait monter de la grande cave aux souris vers le Jour des réalités.

Ainsi prennent forme les songes ; et c'est un songe que ton père acheta, mais qui se prolonge, et dont il faut te satisfaire.

71

Tu l'as, garde-le, jusqu'aux heures — fasse Dieu que tu ne les voies ! — où le Peuple, en sa bonne humeur, viendra coucher dessous ton toit,

siffler ton vin, croquer tes fruits, gober tes pigeons, canoter avec le grand Pan jour et nuit sur l'eau d'or ou l'onde argentée.

Mais trouvera-t-il, bêchant loin, coupant, sciant avec ivresse, trouvera-t-il dans quelque coin le beau secret de ta jeunesse ?

72

Ce soir mon enfant l'a trouvé, à croupeton près de Germaine. Son petit doigt vint soulever un caillou blanc sur la fontaine.

Et la source a jailli vers nous, mais comme une poudre irisée, couvrant père et mère et nounou — (il faisait chaud !) — de sa rosée.

Le secret de ta jeune ardeur, ne cherche pas, Génie charmé, sourd au moindre appel *vers ton cœur*. Il est dans ta fureur d'aimer !

LIVRE QUATRIÈME

LE BOIS LORIOT

A Mme Marguerite Bourrelier.

Le petit jour nous fait visite, au bout de nos mentons palpite et dans tes yeux se précipite ; Amour, Amour, levons-nous vite !

Dieu va nous apporter le lait. Cent baisers d'abord, s'il te plaît ? Tes dents sont une marguerite... Non ! non ! il me faut tant il est

si frais et doux ce petit jour, que je t'embrasse, cher Amour, à l'endroit le plus frais et doux de l'univers, là, sous ton cou.

74

Dieu va nous apporter le lait ? Dieu, la Vierge ou l'un des grands anges, ceint de rayons couleur d'orange, sur eux assis, discret, replet,

qui nous tendra les flûtes fines où ce divin lait sourira, crémeux, teinté du chocolat dont s'enivrent les kéroubims

à l'aurore. D'entre les branches il viendra pousser nos volets... L'huis s'entr'ouvre et pointe la hanche de Raymonde, notre Babet.

75

La hanche? — les deux hanches portent ventre et taille non faits au tour. Poussant avec éclat la porte, qu'entre-t-il céans? une tour ?

Babet vive, Raymonde allègre, qui « porte » en soi l'enfant d'un gas et tend l'odorant chocolat sur un gros ventre, à deux bras maigres.

Sécote elle était la Raymonde. Voilà ce qu'en fit tel puceau qui lui donna tout ! Elle abonde en nous apportant le plateau.

76

“Et v'la »! dit-elle en se penchant sur le berceau de notre Hélène. « Y a cor' du lolo pour *l'infant*. Ses biberotes sont tout-pleines.

» Joufflue, pattue mieux qu'un garçon, ce n'est point objet de misère, petit Christ entre deux larrons, mauvais bougres de père et mère.

» Vous l'estimez bien ? eh ! ma fi, j'aime le mien tout comme, à c't'heure, qu'il soit gros, mignard, fille ou fi, caché dedans ma profondeur. »

77

“Raymonde, il suffit ! — Vous saurez pour ce matin notre désir. L’enfant dort, laissez-le dormir. Au premier cri, sans l’enivrer,

» un biberon. Soyez gentille, encor que bébé vous parfume. Nous allons gauler la noisille. Mais une fois n’est pas coutume.

» Ayez soin de tenir Hélène en joie bruyante à vos caquets. Et surtout pas de ces fredaines… Chut ! elle rêve. — Adieu, Babet ! »

78

Comment fûmes-nous habillés si lestement ? je ne puis dire. De la main preste des zéphyrs ? par les doigts d'un ange zélé ?

Mais enfin, court-vêtue, Germaine, cheveux brefs à la Jeanne d'Arc — gorge et seins nus telle une reine — enlaçait au vent le bel arc

de mon corps svelte et bien cambré, ne voilant sa rose pudeur que du seul tricot azuré. Bah ! qui rencontrer à cette heure ?

79

L'ANE est au piquet ! — Vieux Léo, jardinier que le coq réveille, fais-tu la barbe à tes soleils, dès les premiers cocorico ?

Te caches-tu sous un buisson ? Jardines-tu dans les lointains ? Oui ! oui ! j'ouïs, en l'horizon, du sécateur l'hymne argentin...

Et nous courions sur la prairie, dans la rosée, l'herbe et les fleurs, si gais, si fols que l'âne gris se mit à braire en notre honneur.

80

Écoutez bien ! Ceci, ma mie, n'est pas d'un contempteur féroce. Charlot s'amuse aux gens bien mis, comme un violoneux à la noce.

Grison de poil fin, lustré, noble ! Qu'il soit donc votre palefroi. Malgré la corde il se dérobe ? faisant fi d'un si royal poids ?

Il s'étrangle. Ah ! piquet vengeur ! Détachons-le. Zut pour Léo ! En dépit des « merles moqueurs » filons, filons au bois Loriot.

81

Le bois Loriot, quand l'aube mouille, n'a de témoins que pies et merles — en frac, c'est vrai — scarbots, grenouilles à peau verte, habillés de perles,

martins, écureuils vagabonds, si vifs que l'œil ne les peut voir, et loriots, d'où lui vient son nom, jaunes serrant leur châle noir,

aussi la couleuvre et l'anguille se cherchant de leur canne torse, aux rires, sur cette famille, du pic vêtu comme une écorce.

82

MOT ! Taisons-nous. L'ombre est sereine, et voilà nos fronts chavirés dans la plus grave extase humaine et nos pas devenir sacrés.

Est-ce en nous que veille un regard si profond qu'il envahit l'âme ? regard de l'eau sombre et qui pâme sous la paupière du bois noir ?

Déjà nos yeux s'ouvrent aux brumes : entre les roseaux étouffée l'image bleue du soleil fume. Déjà nos yeux sont pleins de fées.

83

O petit bois que l'ombre augmente et que le ciel rend infini, l'ombre à nos pieds, subtile errante, et le ciel vouant tous ses nids

avec leurs milliers d'œufs solaires, nids comblés d'or, nids de lumière, aux palmes en frisson des cimes, éventées entre deux abîmes,

car une eau longue et nue remire l'espace où vont ces oiseaux clairs,nés des œufs d'or : tous les zéphyrs! ô petit bois,grand univers!

84

Est-il zéphyr encore à naître d'une cime haute et bercée ? Dragons de brume et de rosée, nos chimères vont apparaître

en un si transparent cortège que nous les verrons seulement — ailes de vent, griffes de neige — trouer la feuillée par moments.

Vers nous se répandra la gloire de leur sillage merveilleux, en longs rayons couleur d'espoir baisant l'âme à travers les yeux.

85

Enlacez nos corps — saints rayons! — mes bras, ses bras, nos deux figures. Liés, que nous nous embrassions devant ce gouffre de verdure,

tous nos sens ravis et cernés des molles écharpes superbes, flottant, fleurant la mousse et l'herbe, ton parfum large, ô matinée !

Que va-t-il voir le banc de pierre ? Cols versés, folle griserie au sein de la nature entière dont se condense la féerie

86

en ce bois immense et léger qu'un étang noir aspire et double, — troncs et lianes partagés entre zéphyrs, ombre et feux souples ;

en cette ombre où les hauts doigts fins des fougères montées de brumes tissent les voiles du matin ; sur l'eau que les poissons allument ;

sous les ormes entre-cachés, les aulnes dont le front se mire ; en cette eau qu'un tremble couché traverse, miroirs et soupirs ;

87

ah ! surtout en la grande ogive que cent platanes vont nouer de leurs fûts hautains et déclives se rejoignant dans les nuées !

Le cri des oiseaux solitaires au fond de ces voûtes ombreuses remplit nos âmes et la terre d'une frayeur religieuse.

O temple aérien, sans prêtres que nos deux âmes élevées, sans fidèles que nos deux êtres d'un même élan pur soulevés !

88

Qui n'a pas vécu ses amours, fût-ce une heure, en un tel bocage rêvant si loin les feux du jour, devant une eau rêvant l'ombrage,

près de l'ombre à vos pieds songeuse d'un orme rêvant sa ramure, contre la source au fin murmure songeant la mousse qu'elle creuse,

et là, sur un vieux banc de pierre et qui se songe à vos côtés, ne trouvera — pour sa misère — ces images de volupté.

89

Le jour va frémir si tranquille dans les verrières nuancées que nous pourrons baisser les cils vers la douceur de nos pensées.

Ce bois est une église tendre à nos rêves, à nos serments, qui nous fait si douces entendre les orgues étouffées du vent.

Fines, hardies et seules vraies — j'en atteste, ô bois, ton secret — qui me jette au cœur ces images ? Notre amour au cœur des feuillages.

90

Un déluge perpétuel, un bleu déluge minuscule sous les branches vole et circule. O quel petit bruit solennel

fait la rosée roulant ses grains de feuilles en feuilles voisines et, volée comme une bruine par les zéphyrs ou les lutins,

chutant mignonnement au sol et chantant de si faible voix — chut! — que son do ré mi fa sol rend plus calme le fond du bois...

91

Noir silence dans les noyers (heu ! comment gauler la noisille ?) calme pur d'un souffle effrayé, charmes tristes en vos charmilles !

Frênes aux feuilles pointillées, nul de vous, nul de vous ne bouge. Il est tout droit le peuplier qui lentement broute au ciel rouge.

L'acacia, nain et tortu, couve son ombre en se taisant, le cornouiller déjà s'est tu, mort l'autre hiver, et cependant,

92

beaux arbres que la vie soulève ou souleva pleins de désirs, vos fûts mirés en l'eau qui vire tendent aux fées ces ponts de rêve

où glissent Blanche-Fleur, Enide, parée de fleurs Titania — le petit Poucet que voilà — Hélène en fleur, sylphes, sylphides;

ponts mêlés aux rais du soleil, qui sont de ces ponts chinoisant couverts de glissantes araignes et de moustiques ; cependant

93

le Phœbus tourne, avare encore, hésite en ces lieux abrités, regravit ses montagnes d'or jusqu'à la cime de l'Été

vite ! lorsqu'un nuage passe ; mais il est des trésors humains cachés au fond des souterrains vers quoi pioche Merlin rapace :

autour de lui, muets fantômes, grouillent sous leurs bonnets ardents les Puck, les kobolds et les gnômes, bêchant la terre ; et cependant

94

le jour voltige en l'air qui danse par milliers de flèches blondines, et la brise éveille en sourdine toute la lyre des essences !

On entendrait malgré cet hymne — ah ! si voilé — voler Cyprine errante au loin sur les buissons où le grand lierre a ses frissons.

Accrochée d'un bras au grand lierre, est-ce une folle Mélusine prenant voile de l'églantine ? Ce ne sont que vapeurs légères.

95

Qu'elle est grave la poésie tombant des saules centenaires ! Cette fraîcheur qui nous saisit rend plus intense le mystère.

Le hêtre, le chêne et l'érable n'auront-ils que des rêves sombres ?—Tremblez,Amour, tremblez dans l'ombre des blancs peupliers formidables !

Oui, donnez-moi la main : ce temple n'a pas encor tous ses chanteurs ; il n'est — ce pourquoi nos mains tremblent — qu'un murmure d'arbres songeurs.

96

Le jour pâle, embusqué sous bois, rampe et s'étend et se recueille : il guette l'avenir des feuilles ou des reflets sur l'étang froid.

Mais l'image bleue du soleil pousse un cri d'or, et tout s'élance en une gerbe au cri vermeil enivrée de sa délivrance :

loriot, tarin, fauvette-grise y jouent de leurs sifflantes flûtes et dans ce bruit le merle incise l'air qui sur l'eau se répercute.

97

La clarté monte universelle et monte ayant l'éclat du lait, puis redescend, flot d'étincelles neigeuses vers les ruisselets,

qui de leurs sinuosités répondent au vent dans les branches ; et ruisseaux frais et palmes blanches se font des signes tourmentés.

Or il n'est plus de ciel cerise qu'aux ongles des ifs suppliants qui vers la « confiture exquise » agitent des doigts impatients.

98

Tout, dans un seul brusque revers, jour et bois, tout retombe au vert, eau, mousse et feuilles à l'envers : embrassons-nous sous le couvert…

Nouveau silence et lourd et doux que le vent grignote en souris, jusqu'au grand chœur des oiseaux fous dont crève le charivari

que fait taire la note haute du martinet plus exalté, mais laissant les roseaux chanter — et le calme au poisson qui saute.

99

EMBRASSONS-nous, délicieuse, et rêvons joue à joue. Suprême union d'âmes trop heureuses. Un sylphe apprend nos « je vous aime »,

il va — vif ! — les redire aux trembles dont s'entrebaisent les feuillées, aux phalènes mourant ensemble sur les vitraux de l'araignée,

aux gardons chassant la couleuvre et mêlant leurs traces d'argent, à la source en pleurs, douce veuve d'un saule mort voilà cent ans.

100

Quoi ! tous ces morts reviendront-ils ? fantômes d'arbres morts si vieux ? branches mortes un jour pluvieux ? Où sont les feuilles de l'An Mil ?

L'Amour éternel est un mot. Et la Vie et la Mort : ses frères. — Il faut se rencontrer sur terre au bon endroit, c'est le moins sot.

Aimer est la vie sans exil infuse au cœur des amoureux. — Reviendrons-nous ? Renaîtra-t-il, le hasard qui nous fit heureux ?

101

TOUT ce qui meurt veut-il renaître ? C'est au grand TOUT, fils de l'Amour, que je songe en voyant ce hêtre dont le fût laisse entrer le jour.

S'il renaissait petit érable, devrait-il garder la pensée d'une heure — qu'il verra semblable — où le tonnerre l'a blessé ?

Ah ! s'il revivait en soi-même il aurait peur de lui toujours. Sylphes, portez nos « je vous aime » aux arbres vivants d'alentour.

102

NON ! partout la Mort est heureuse : que dis-je ? (et même sans qu'il vente) la feuille tombée est vivante ; les feuilles chues sont amoureuses.

Vois ces deux longues feuilles jaunes qui se cherchent pour le baiser. Ne recule pas : leurs atomes vont à nos pieds se diviser.

— Vois ce trousseau de larves grises qui les soulève en ondulant ! — Ne tremble pas : la Mort s'épuise en vains efforts. Et cependant !...

103

Et cependant, ma vie, mon âme, le Paradis *je l'ai revu* dans ce bosquet où sont venus, joue à joue, seulets, homme et femme

entre-bénir leur union : Adam qui de la Mort s'évade, — Eve la prompte en un rayon. Hélas ! mais que ta joue est froide ?

Où donc es-tu ? Partie ! Germaine ! Mon grand amour, que faites-vous ? L'enfant crie ?... C'est bon, je me traîne, une feuille morte à la joue,

104

vers l'étang calme aux feux discrets, que je nomme un lac, sans raison. Une opale. Et j'ai le secret de pêcher ses feux, les poissons.

Amour et pêche sont ma vie ! Les nuits ont l'un, — l'autre, les jours. Voyez-vous d'ici la féerie ? Je pèche et pêche, ainsi, toujours.

Ma ligne est dans les roseaux roses et non loin, parmi les fougères, mon sac rempli de bonnes choses. — Tout ça, c'est ma petite affaire.

LIVRE CINQUIÈME

LE PAUVRE PÊCHEUR

ET

LA NUIT ÉTOILÉE

A Mme Marguerite Bourrelier

105

Je pêcherai jusqu'à la mort du ciel et de mes illusions. S'il fait lune ? je trempe encor le fil et je brandis le scion.

Tarins, sifflez ! moquez-vous, merles ! je pêcherai l'immense anguille, deux carpes, non, une famille ; aussi tous les feux de la perle,

de l'opale ou du diamant, selon les heures et mon œil : je pêcherai le firmament aux applaudissements des feuilles.

106

Mais tout d'abord, la gaule en main pour le repos des libellules, je rêverai, toujours certain de m'égaler aux plus crédules.

Si je ferrais l'eau dès le jour, avec cette calme fureur possédant les mauvais pêcheurs, le soir mon gain serait trop lourd.

Il me faudrait, pêcheur tragique, le livrer à des mains esclaves, oui, Bourrelier ! aux cent mains hâves ou gantées de vos domestiques.

107

Moi ! vider l'eau de ses fritures ! Je croirais ouvrir un tombeau. Celui de mes espoirs futurs. Le sépulchre de la morte-eau.

Ah ! ne me parlez pas, Seigneur ! d'arbres sans oiseaux, de maisons sans enfants, de jardins sans fleurs — et fi d'un étang sans poissons !

Je rêverai longtemps, la gaule inerte et le cul dans ces mousses, à la vie de l'eau, comme un saule y pêchant son image douce,

108

à la vie de l'eau, du roseau, des reflets ombrageux, célestes, noirs, bleus ou vert sombre ou vert-d'eau ; à la plongée du zéphyr leste

emmi les joncs et l'eau qu'il ouvre et va repoussant vers les rives, par petits plis qui se recouvrent d'écume ronde et fugitive ;

à l'instant de l'instant suivi ; à la mort aussi, dans la vie. La vie et la mort sont des fleurs que le Temps offre au bon pêcheur.

109

Il les cueillera l'une et l'autre des mains de son âme éternelle, car ses mains vivantes et hautes semblent fixées au temporel,

soutenant le jet, comme en or, de l'inutile gaule. Enfin, je le vois ce pêcheur ! il dort à tout ce qui n'est pas le fin

du fin du rêve indéfini... parfumé de ces deux fleurs-là, que l'on cueille aux instants bénis où le poisson goûte et s'en va !

110

Que nous vient-il, ô fleurs de songe ? Vous répondez à nos pensées ? Je tremble qu'on vous interroge sur le Futur et le Passé.

Répondez-nous par des mensonges. Ce noble instant qui se prolonge, est-il déjà l'éternité ? Hier, demain, sont-ils captés ?

Demain ces arbres nébuleux auront-ils changé de miroir ?... Que d'arbres morts j'aimerais voir !... La nef Argo sombre aux Eaux-Bleues.

111

Jeanne d'Arc meurt sur un bûcher. Louis XIV est dans son fauteuil. Marie-Antoinette est penchée entre deux mâts au rouge accueil.

Je chauffe mes genoux à l'âtre, emplis de ces vers la corbeille, et dors — nonobstant que se hâtent les moulins tournant sous Corbeil.

Une flèche envahit l'œil droit du Cœur-de-Lion à Chalus. Les tranchées sont garnies de bois. Horreur, j'en sais trop, j'en sais plus.

112

Un brochet !... Non, c'est le froufrou de la loutre en mes roseaux roses. Point ! c'est le canard au vol fou qui sous ma ligne hésite et pose.

Que n'ai-je un fusil ! — Loriots, pics, tarins, sifflez vos airs solaires. Opposez un flot de musique à mes bas instincts sanguinaires.

Et les oiseaux, mille et deux mille, poussant leurs cris diamantés, je sens comme dix mille aiguilles dans mes oreilles tricotées.

113

O songe, ô bois, ô douce eau bleue ! Il n'est plus qu'un oiseau, mon Dieu ! un seul qui flûte sa chanson, duquel je ne sais pas le nom,

mais il suffit pour que j'embarque en un si balancé grand rêve et dise encore et dise aux Parques : Veuillez que ma vie ne s'achève.

Quoi ? je rame ? eh ! oui, tout de bon. Ai-je lâché fil et bâton ? Canotier vif aux mains tranquilles, je bats l'onde en mesure et file...

114

Un songe traversait un songe, dit le poète du Japon. Ah ! sous les rives que je longe, sous les scolopendres du pont,

sous l'éventail des sycomores, l'entrelacs noir de ces ramures, la mort se cache en la nature et la vie se cache à la mort.

Le songe de la Belle au Bois vola cent ans à tire d'aile. Un million d'années, je crois, vont se bercer en ma nacelle.

115

O siècles, ne vivons qu'une heure, mais éternelle et balancée. Le nénuphar ondoie sa fleur. Dix mille ans viennent de passer.

J'entends cet oiseau qui m'enivre : l'alouette au fin cœur du jour... Vingt siècles ont cessé de vivre. Hélas ! que les beaux jours sont courts !

Un grand silence ouvre sa porte (est-ce l'heure où Dieu va chanter ?) à cette barque errante et morte (ou l'heure de l'éternité ?)

116

C'EST l'heure où glisse en l'eau du soir un nuage d'or sous les branches, où le nuage obscur des tanches frôle une rame sans la voir,

c'est l'heure où planent les cirrus, l'heure où les rames sont si belles, où les premiers astres du ciel gouttent aux rames de Phœbus,

l'heure où se sent l'âme embaumée, grise de cadences pâmées dont rêve au loin la bien-aimée. Quittons ces rames pour toujours !

117

Non, rames... Une fée m'appelle. Je vais cueillir entre ses bras l'oubli de cette heure immortelle et de l'heure qui la suivra.

Elle agite un saule ? — « Ah ! plaintive, me voici calme et sans espoir. Ignorez-vous que sur la rive m'appelle aussi quelque devoir ?

Adieu, mensonge ! » — Elle était belle à rêver six millions de jours que je puis être un infidèle. Quittons ces rames pour toujours !

118

Chut ! roseaux. Chut ! barque docile, sois de rêve au sable où tu vas. Nous unirons l'ablette au fil : le silence vaut les appâts.

Est-ce une farce que voilà ? Pan souple a dû baller par là. Fil embrouillé dans les fougères, vos arcanes me désespèrent.

Allons, pêcheur, vite en campagne, et ne te mouche que craintif : pour noncer tes exploits chétifs, il n'est besoin d'un cor d'Espagne.

119

Déja la grenouille clabaude (si je pouvais l'exorciser !) et dans les fonds vert-de-grisés la pipistrelle ioule et rôde.

Mais cent rayons de forge embrasent l'étang sous des vapeurs qui bougent : il semble, et jusque dans la vase, tout agité de poissons rouges.

Ce ne sont là des mets royaux ? eh ! que m'importe ! Hélène en fleur jouerait bien avec ces joyaux. L'heure sonne. Il est quoi? six heures ?

120

Six heures !... Pas une grenouille en mon carnier, voire un poisson. C'est tout fretin et polissons ! Je rêve que je suis bredouille ?

Faut-il être à manger du foin pour gâcher sa belle jeunesse au vil métier de trempe-fesse ! Bredouille, ah ! je le serai moins

cette nuit, grand ciel enflammé, je le jure, ou vendrai mon âme à l'enfer de tes sombres flammes : je veux aimer ! aimer ! aimer !

121

On le saura jusques aux Nues d'où seront boutés les pécheurs — oui, mais la friture est bien due aux gens attendant le pêcheur.

Qui m'a fait ce crin transparent et jouant au fil de la Vierge ? ces hameçons cassant leur dent ? ce bâton qui n'est pas un cierge

quoique déjà l'on n'y voie goutte ? et ce flotteur épileptique me laissant croire à la pratique ? — On « lève » ! il retombe une goutte.

122

Que dirai-je à mon tendre cœur lorsqu'il me hèlera ce soir ? Dieu ! faites que sans le vouloir je lui pêche un martin-pêcheur !

N'est-ce pas, mes anges fidèles, qu'un martin-pêcheur tout entier, et comme vous dressant les ailes, ornerait bien son « canotier » ?

Dieu, ni mes anges ni la veine, hélas ! ne bronchent à ma voix. Ce sera pour une autre fois, tel Jeudi de l'année prochaine.

123

Alerte ! une anguille a glissé, flic, flac et floc, sous mes roseaux. Je l'aurai, par le dieu des eaux ! Bougre de Dieu ! j'ai tout cassé.

Homme ou non, que suis-je ? Est-ce un *homme* qui rend d'un cœur si douloureux le sanglot d'Eve après la pomme ? de Lucifer tombé des cieux ?

Le front lourd, assise ma peine, au gré de mon corps faiblissant, que suis-je ? un gars réfléchissant ou la statue de la déveine ?

124

Si triste ! — A quoi bon le nier ? cette ligne et ses affutiaux sont les biens fichus en morceaux de ce pur Michel Bourrelier,

fils de mon hôte et l'empereur — illustre à vingt lieues en pourtour — du scion et du bouchon valseur. Tel gas ne se crée tous les jours.

Dans ce lac, sans peine trop grande, avec un asticot, rien qu'un, il vous pêcherait, sur commande, une baleine et dix requins.

125

Mea *culpa.* Laissons mourir ces feux d'un jour bien employé sur l'eau stellaire en qui j'admire le tombeau des poissons noyés.

Mon bouchon flotte au sein des astres. Il dort comme une libellule. Heureux esprit ! Le mien recule au seul aveu de mes désastres.

La fin du jour a le sourire de la Joconde, où mon bouchon... — Ni poivre ni sel ! — eau ! zéphyr ! — ombre et feux ! — ni lard ni cochon !

126

Bien souvent, l'œil dans les nuées, rêvant, un coude à son fusil, le chasseur qui n'a rien tué n'ose plus rentrer au logis.

de même le pauvre pêcheur, assis la gaule entre les jambes (hélas!...), regarde en l'eau qui flambe s'évaporer tout son honneur.

Ainsi Brutus, morne et vaincu, rêvait le glaive dans la main avant de s'en percer le sein — las du poids des jours trop vécus.

127

Ainsi Napoléon, cet Homme, ce dieu, que dis-je ? à Waterloo, mourant de soif contre un vieil orme dont luisait la réserve d'eau.

suçait sa canne à tabatière en pleurant de ses yeux éteints : la canne lui semblait amère, et non moins amer le Destin.

Rentrer au Louvre ! — Au fond d'un bois la chouette ululait son nom : « Napoléon ! Napoléon ! » — « Paul-Fort ! » m'a crié le putois.

128

Que je vois loin dans l'eau ce soir ! Non, c'est moi qui suis regardé. Le bois fouillé d'un long vent noir est un seul arbre en l'eau ridée.

A travers lui le firmament, au chant bas des oiseaux, se perd. Quels sont vers moi ces yeux austères qui me fixent infiniment ?

Le vent ouvre les yeux dans l'arbre. Comme il troue la feuillée obscure ! Prunelles d'ombre où luit si dure la Phœbé lointaine et de marbre !

129

Oh ! les voici multipliés, ces yeux, les yeux qui me regardent ! Ils clignent dans vingt peupliers, ils sont béants sous l'eau hagarde.

Par milliers ils gagnent les ifs, les charmes, les bouleaux tremblants : le chêne horrible en est brûlant. Ils brillent dans tout le massif.

Ceux-là — noyés — me font trop peur. Fuyons, j'en resterais hanté. Les étoiles cherchent mon cœur ? Je veux hors bois les contenter.

130

Hors bois !... vite ! L'affreux miroir me suit des yeux. Le chat-huant me suit des yeux. Le désespoir me cerne de ses yeux volants.

Col enchaîné d'hydres tenaces j'ai cru mourir en ce buisson. Pan me poursuit de ses grands bonds. Il m'a saisi la nuque ? — place !

Une éclaircie me tend les yeux : j'y vole et mes yeux vont devant ! J'entre dans la patrie des cieux, mains ouvertes ! la gorge au vent !

131

TOUT suffoquant d'horreur panique il me faut l'air vif, la clarté d'un firmament bleu de musique. Je veux de vous, ô Nuit d'été !

Vous me connaissez, feux célestes, et vous m'aimez. L'âme exaltée, je vous ai longtemps visitées. Mais ce soir, du plus tendre geste,

c'est le grand filet, c'est le voile de mon âme aux vœux frémissants que je vous jette — immensément — car je suis le Pêcheur d'étoiles.

132

Ah ! pour mieux lancer mon filet, nous dominerons la prairie ; je viens, dans ma sainte furie, de bondir sur l'âne au piquet !

Je lance. et tire, et je ramène jusques à nous les voies lactées. Le chant des planètes sirènes gonfle et troue nos lacs enchantés ?

Evohé ! chutes innombrables ! gai tourbillon d'astres ambrés ! pluie de rayons ! Charlot, cabré, tousse un braiment creux vers l'étable.

133

Mais l'univers a des ressources que l'on n'épuise en une fois : tais-toi, Charlot ! j'entends la source et les roseaux rire de moi.

J'ai frissonné par tout mon être. Aveuglé d'or, euh ! quel émoi ? quel amour divin me pénètre ? Le firmament gravite en moi !

Ma poitrine fume et ruisselle béante aux Jeux universels. Que suis-je ? Pan. A travers bois, c'est moi qui courais après moi.

134

L'ON me hèle ? Oui, vers le zénith un chœur d'étoiles obstinées. Mais ce sont les dernières nées. Leur troupe enfantine m'invite.

On m'appelle ? Oui, c'est la Nature qui me fait des adieux lourés. — « Paul !... nous avons de la friture ! » — « Diable, où se l'est-on procurée ? »

Encore essoufflé de ma course je rentre, et pour gagner mon toit, je prends, désiré comme un roi, le char hautain de la Grande-Ourse.

LIVRE SIXIÈME

HÉLÈNE EN FLEUR

A LA ROSERAIE

A Mme Marguerite Bourrelier.

135

HIER les mains remplies d'étoiles que j'apportais à notre Hélène, je conçus l'idée souveraine d'en lamer pour elle un grand voile.

Tout d'abord, le vaillant pêcheur voulut faire à friture honneur... Les croustillantes épinoches !... Au dessert, je vidai mes poches

où durant la galimafrée j'avais caché mes prisonnières. Bref, j'en sortis la pluie dorée entraînant bourse et tabatière.

136

Germaine, Hélène, et sur les murs têtes-de-cerfs, portraits d'aïeux, fronts inclinés vers mes captures, les épiaient de tous leurs yeux.

Elles rayonnaient devant moi, qui les palpais cherchant ma bourse... Mais à l'instant où la Grande Ourse tira son essieu de mon toit,

elles se sont évanouies, — envolées peut-être, que sais-je ? par cheminée, fenêtre, huis, vers le ciel noir en trois cortèges.

137

Chose étrange ! mes louis d'or, ceux bien rares que je n'ai pas, lorsqu'eût sonné le Branle-bas, jetés aux caves du Trésor,

de mon porte-monnaie ouvert s'étaient enfuis gagnant la nue. J'en fis la remarque ingénue à Tourangelle un brin sévère :

« Tu les auras semés dans l'eau. — Non ! dis-je, et voire en l'eau d'un seau, lorsque j'y veux pêcher la lune, je n' « amorce » de ma fortune. »

138

Eh ! pourquoi, me tance la Reine, qui sur nous règnera toujours, des étoiles pour notre Hélène ? Je ne les vois qu'en tes discours.

— Tu ne les vis point ? — Non, pêcheur, Ainsi, dans l'herbe, on va pêchant ? accroche-nous au moins des fleurs. Si tu n'en pêches, cueilles-en !

» Ne le sais-tu ? hors sa maman et toi sans doute, grand coquin, rien ne la fait jaser autant qu'une fleurette dans sa main. »

139

Une fleurette ? — On est lyrique ! on est le plus fol des poètes ! Moi ? rapporter une fleurette ?... Nenni ! tout un éden magique

de fleurs et de fleurs et d'ombelles et de calices à brassées : il n'en sera jamais assez pour mon enfant et pour ma Belle !

Demain, le grand chapeau de paille ombrant mes sourcils en broussaille,à toutes fleurs, bataille ! bataille ! — me dis-je en soufflant ma chandelle.

140

Dès l'aurore à son plus jeune âge, le sécateur en main, je fus me glisser au jardin confus, léger, flottant sous un nuage

de vapeurs en métamorphose, de voiles bleus et de rosée ; voiles bleus ? non voiles rosés, tissés du bercement des roses.

Sans laisser mollir mon courage, les doigts ouvrant le bec d'oiseau tout argenté de mes ciseaux, je m'apprêtais au grand carnage,

141

lorsqu'un rayon vif et cruel traversant mon cœur et mon âme, je vis, sous la flèche du ciel, le Peuple des roses en larmes.

« *Ave !* » — Silence. Et de plus belle, tiges, épines et corolles, larmoyèrent jusques au sol. Je restai là... Que pleuraient-elles ?

leur virginité dévoilée ? brumes, vos paradis perdus ? Philomèle au bois exilée ? Ou pleuraient-elles à ma vue ?

142

Dieu ! mes ciseaux ! — Levant un bras, je les fis rouler en la manche irisée de mon « alpaga ». Et disant ainsi, je me penche :

« Roses, vous n'aurez plus d'émois... Caché, l'oiseau qui fait mourir ! Ah ! non plus vous n'aurez de moi ce que vous donnent les zéphyrs :

la mort d'une tremblante vie.J'ai pour vous bien trop de ferveur, content si je m'en vais suivi de vos parfums à d'autres fleurs. »

143

La récompense fut honnête. Jamais Firdousi ni Sâdi ne rêvèrent le Paradis, berçant leur langoureuse tête

en leur jardin, sous leurs rosiers, comme iceluy bon Champenois dans cette roseraie brouillée, aux mille senteurs à la fois,

que le soleil jaune émancipe, des roses rouges comme un vin, *Jacqueminot*, *France* et *Provins* qui si bien soûlaient Hégésippe.

144

D'AUTRES vont criant leur génie. C'est mon génie, moi, que je nie. — Que suis-je et pour l'essentiel ? Un être moyen sensuel.

Mais que passe une odeur de sève ou de roses — telle est ma force contemplative qu'en mon Rêve je romps du ciel la grande écorce,

et je vois Dieu comme un noyau de ce beau fruit d'or, l'Univers ! Dieu qui répand vie et lumière sur ces roses *Jacqueminot.*

145

Quelle ample échelle de parfums, de corolles et de calices tremble et fume vers le Dieu-Un-en-Trois-Personnes, dont le Fils

qui ne vit roses en ce monde que sous un barbare églantier : car ses épines furibondes L'ensanglantèrent jusqu'aux pieds.

Roses roulant d'un front si pur quand mugissait le Golgotha — retrouvez la Sainte-Figure par cette échelle que voilà !

146

JÉSUS veut encor se donner. Il vous attend
fort embellies et quelques-unes appâlies,
au ciel d'or pour se couronner.

Se souvient-Il des clous, des vouges, de
vos épines et des joncs ? Toutes les roses
ne sont rouges. Voici les *Gloire-de-Dijon*,

empérières des roses blondes, sur un vent
céleste portées, suivant le vol d'une Co-
lombe qui tient vers Dieu son bec pointé.

147

Je vois d'autres fleurs moins zélées — soucieuses de l'équilibre — plus modestes et plus réglées, belles aussi, mais non pas libres :

filles de l'églantier sauvage et d'une greffe sans courage, que les voilà civilisées, je dirais même, apprivoisées !

Ce sont roses qu'un bon tuteur échelonne la face aux nues et leur nom, sur un bois classeur, joue à l'*ex-voto* vers Jésus.

148

CHRÉTIENS entés de catholiques, vous ressemblez fort à ces roses : vous n'avez pas d'élans mystiques, mais un tuteur où Dieu se pose.

Que me fait? Je n'irai plus loin dans cette image où Dieu m'absorbe. A-t-il de mes encens besoins ? Non ! Je lui dirai sans théorbe :

Toutes les roses ne sont rouges, ni toutes au ciel remontantes ; il en est qu'un vent sournois bouge le long de tiges serpentantes.

149

N'IMPORTE ! — ailées ou buissonneuses, folles ou pleines de mesure, captives, rampantes, grimpeuses, ou comme envolées dans l'azur

— fussent-elles vouées au Diable, à qui sont les plus belles choses, je les aime d'un cœur semblable ; j'aime *du cœur* toutes les roses :

la *Fée Opale* grise et rose, l'*Etendard de Jeanne* vieil or, la *France* en rose apothéose et l'*Idéal* couleur d'aurore !

150

Le cher *Souvenir de Nemours* est tendre comme un soir d'été. Je le sais depuis bien des jours et ne l'ai d'autres feux teinté.

J'aime et j'approuve que l'*Homère* soit du plus doux rose carné, puisque son vers a coloré le doigt du petit jour en mer.

Que soit *Cérès* au ton de paille, que *Cicéron* ait le chef blanc, qu'il trompette un rouge éclatant l'immense *Géant des Batailles*,

151

je vais aux *Nérons* cramoisis et marbrés de violet comme, un soir d'exquise fantaisie, apparut l'incendie de Rome.

Fronts de corail, joues de rubis, salut ! dauphins des fleurs royales, nés sur une arche triomphale. Gloire au berceau des *Petit-Louis !*

Ne croyez que j'ai sous la main le catalogue à Vilmorin ; non ; mais je n'ai jamais haï celui des roses de l'Hay...

152

TOUTES me sont plaisir de l'âme : je les aime et jusqu'en leurs noms. (Beau Livre, accepte le renom. Ceci n'est pas une réclame.)

Quel que fût l'amoureux vertige, de ma vie je n'ai pu cueillir une rose qui sur sa tige me voyait longtemps défaillir.

Germaine, plantez, si je meurs, la *France* au-dessus de ma bière… et son ombre sera légère à la terre où sera mon cœur.

153

A nous, dahlias polychromes, soleils comme de hauts fantômes, chrysanthèmes ébouriffés, œillets où le nez devient fée !

Mon sécateur vous tend le bec, un bec large et qui s'ouvre immense, pour avaler — sans préséance — toutes vos fleurs, la tige avec.

Mais ce sont dahlias-cactus ! L'Arabie est passée par là, l'Hedjaz, l'Yémen... En sais-je plus ? J'aime Dieu, mais encore Allah.

154

Les soleils ? Tuerai-je, ô Phœbus, ton image ? Œuvre qui m'atterre ! Je crains d'être la proie d'Eurus, le foudroyé de Jupiter.

Les chrysanthèmes du Nippon me trouvent caut dessous leurs fleurs. Bouddha n'y pourrait-il, d'un bond, m'ouvrir le ventre au sécateur ?

Et les œillets ? — Ils sont de France. L'un d'eux est la fleur des poètes. Je n'irais avec ma serpette deux fois trahir leur confiance.

155

CISEAUX, pendez à notre main... Inutile bourreau des fleurs, nous reprendrons le doux chemin qui mène où battent nos deux cœurs.

Çà ! j'ai promis une fleurette ! — il me la faut toute petite. Or je ne vois que marguerites où je cherche une pâquerette,

et la marguerite est l'emblème de votre Dame, ô troubadour ! Le roi Henri cueille lui-même la fleur sacrée de ses amours.

156

BAH, j'userai d'un tour malin — que voici : je ferai d'Hélène la fée, la déesse et la reine de toutes les fleurs du jardin !

A ce tour j'ai gagné ma Mie. Nous sommes au jardin assis. Et sur un tapis de Turquie notre poupon se trouve mis.

Les vêpres sonnent au clocher qui pointe hors le flot des roses. On est heureux, on se repose. Une rose est sur moi penchée.

157

“Rose, lui dis-je à la manière du vieux poète Jean de Meung, voyez donques votre Empérière qui, sur son cul, vous tend la main.

» Cette main est la fleur des fleurs : prévenez-en toutes vos sœurs ; cette main blanche comme un lys est une rose *Impératrice !* »

Puis, selon la guise au bel art du prince des roses, Ronsard : « Hélène est fleur de royauté ! Rose, admirez sa dignité. »

158

Rouli-roulant son corps menu de rose en rose du tapis, au bout de ses jambettes nues qu'elle attrape ou manque à grands cris,

Hélène en fleur trouve une fleur et puis une autre. Emerveillée, et leurs corolles sur son cœur, elle effeuille ses doigts de pied.

Du moins tâche à les effeuiller. Mais voilà — ça résiste. O frêle chinois, petit Bonze égayé d'un si beau jeu, morne, *éternel.*

159

QUELLE heure est-il, Confucius ? — « *L'éternité.* » — « C'est trop subtil... Œil, fin œil vert, quelle heure est-il ? » Le fin œil vert répond : « *Moins juste.* »

Confucius et Chinoiseau, voilà, bien sûr, des noms d'oiseaux convenant à ma Japonette, Pompadourette et Pomponette.

Joues d'api, de pêche ou de rose qu'incendie le fard des marquises, — c'est une mousmé rouge et rose avec des pendants de cerises.

160

Capter un souffle qui la touche, un reflet, l'ombre d'une mouche ou le son même de nos voix, serait la couronnante joie

de ses menottes obstinées ; mais les atomes du pollen venant danser près de son nez en un rayon, que fait Hélène ?

Hélène, imitant père et mère, saisit dans l'air une pincée de l'invisible panacée d'une invisible tabatière.

161

Avouons-le ci : pourquoi pas ? Tout franc nous aimons le tabac. Mais le fin sent-bon nommé prise. Elle, en un silence d'église,

les yeux tournés vers le Très-Haut, aspire la divine poudre ; moi je le fais comme ce foudre de grand Condé — lors des assauts !

Tel suis-je, o gué ! Telle est ma Mie : ce qui n'empêche la coquette d'être aussi fraîche et plus jolie que George ou Marie-Antoinette.

162

FARNIENTE des après-midi, bercez-vous l'âme au paradis ? Ces dentelles sur mon trésor, est-ce un nuage en pleine aurore ?

né d'un cauchemar ? d'un beau rêve ? — duquel enfin ? — suis-je effrayé ? ravi ? surtout (la vie est brève) suis-je mort ? — non ! suis-je éveillé ?

je me pince. Eh ! je vis, je veille. O doux miracle ! à n'y pas croire, ô céleste et gaillarde histoire ! ô la merveille des merveilles !

163

COMME des Nues les chérubins sortent leurs joues de rubacelles, un visage rose et poupin crève le nuage en dentelles.

Mais non, pur esprit, mon enfant, ce nuage est réel peut-être, où *tu n'es plus rien qu'une tête* angélique aux yeux triomphants.

Jésus ! va-t-elle s'envoler par le jardin miraculé ? — Poings clos derrière ses oreilles, Hélène fait battre leurs ailes.

164

Mon Bourrelier, ton père habile, s'il eût vécu, nous aurait peints : voilà bien la Sainte-Famille d'un Giorgione amant des jardins ;

fors que moi, l'illustre P. F., je n'ai la mine d'un Joseph, et qu'au joli pays de France une vierge l'est… où je pense…

Ah ! le charmant petit Jésus que voilà ! — Mais c'est une fille ! — N'importe, le môme est-il nu ? Pas de preuve ! — Une : son front brille.

165

Encore je n'irai plus loin dans ce grand rêve où Dieu m'absorbe... Mon encens est l'odeur des foins et le zéphyr est mon théorbe.

Un Roi-Mage entre ici pourtant — non point nègre,mais comme il rit!—tirant son pétun d'Orient d'une boîte « en orfavrerie ».

Sur les gazons fumant sa pipe, Henri m'envoie, religieux, la nuée où je me dissipe. Est-ce moi qui suis le bon Dieu ?

LIVRE SEPTIÈME

L'AUTOMNE AVAIT JONCHÉ LA TERRE...

A Gustave-Louis Tautain.

166

L'hiver joue avec notre sang. Le printemps met le cœur en « pâme ». L'été nous force, roi des sens. L'automne est la saison de l'âme.

Et voici, voici bien pourquoi ! l'âme est errante et désolée, tels ces brouillards de la vallée que déchirent l'arbre et le toit :

elle va sans but ,sans désirs, poussée vers l'étrange avenir, du vent lointain de nos soupirs — et se déchire aux souvenirs.

167

FOLLE qui cherche sa raison, battant le ciel, rasant le sol ? non ! mais qui cherche une raison d'aimer ce que franchit son vol,

l'âme n'est pas heureuse au monde, entre deux infinis perdue ! Il semble qu'à la vagabonde rien, ni mémoire, ne soit dû.

Eternel jeu des Immortels — sans jamais trouver la Maison du grand repos à l'horizon — l'éternité vole avec elle.

168

Comme avant de heurter ce corps elle venait du fond des âges — las ! et même après notre mort, elle continue son voyage.

Nous croyons la tenir soumise, que sa rosée de vif-argent déjà nous perd et se divise et roule errer loin de nos sens.

Liée aux hommes,à leur train,mais d'une sympathie forcée, l'âme ne veut que disperser l'immensité de son chagrin.

169

Mais vous pouvez *sentir* votre âme autour de vous plus condensée, émue et voire intéressée, quand sur les champs noirs Eurus brâme,

lorsqu'au souffle d'un nord glacé toute la peau du lac frissonne, quand les jonchaies sifflent cassées, l'âme se grise de l'automne.

En elle — en vous — danse la Mort au bal des feuilles révolues, en elle — en vous — se remémorent les tristes jours qui ne sont plus.

170

En vous chante et se pleure encore la Romance du temps passé : lugubrement le son d'un cor vous renvoie cet écho lassé

d'avoir franchi nuées, montagnes, gouffres, torrents, neiges, sapins et de conter loin des Espagnes la grande mort des Paladins !

C'est en vous, en votre âme, en vous que se meurt, dans les bois vermeils, la clameur de Tristan le fou sur Yseult au dernier sommeil.

171

Un roi Charle ès forêts du Mans aboie devant le bleu fantôme qui lui prédit, vague et dormant, l'écroulement de son royaume.

Hamlet s'affole en Ophélie. Ses amours tuent le fol Werther. Paul croit pleurer dans sa folie toutes les larmes de la mer.

Et Faust, martyr de nos pensées, jalouse à Dieu son Golgotha. Mais le Temps vient tout renverser : quels cris de chute et quels abats !

172

L'HEURE glisse où l'âme s'encombre des châteaux ruinés par le monde et de ces rêveuses décombres que laissent Rome, Ur ou Golconde.

La clarté d'une aube incertaine allume un peu la folle avoine, qui vêt la ténébreuse plaine et les colonnes d'Ecbatane.

Entre les tiges des iris, vous apparaissent brusquement les ruines fauves de Memphis à travers l'eau du Nil dément.

173

Le cri de la misère humaine interroge les nuits du Sphinx, et la nuit des Morts couvre Athènes où Pan rebrise la syrinx.

Et nous, puisque voici l'automne et ses chagrins, mon Bourrelier, nous écoutons l'air monotone que rythment tes enfants liés

en une ronde où vont les feuilles, tournant au vent, frapper leurs joues. — Moi, j'écoute et pleure à genoux devant ma belle et sur ton seuil :

174

“Nous devions aller habiter aux champs où naquirent nos pères. — Pour vivre et pour nous abriter, nous avions maison, vigne et terre.

» De tant de bonheurs attendus l'espérance s'est envolée! La vigne et les champs sont vendus et la maison s'est écroulée.

» Je vois encor cette maison assise au pied de la colline, je vois toujours le frais gazon que foule une troupe enfantine... »

175

Et la ronde sur la prairie, de tes enfants, petits-enfants, allonge un cercle éblouissant, couronne en fleur de la Patrie !

Et la ronde et la folle danse entoure Hélène en son berceau — pour le dernier jour des vacances où je pleure comme un grand sot.

« De tout ce bonheur attendu l'espérance s'est envolée ! La vigne et les champs sont vendus et la maison s'est écroulée. »

176

Eh bien, non, je serai vainqueur et de l'automne et de mon âme. Io! passant Bacchus en fureur, dansons comme sur de la flamme!

Vivent les santés réjouies! et tous les cœurs épanouis! Que rien plus ne s'écroule en France, maisons ni belles espérances.

Bourrelier, entre dans la danse et mets ton chapeau - z- à l'envers. Le refrain d'abord! Je commence. Oui! — « Madelon, remplis nos verres... »

177

VENTS d'automne, vous vous vantez ! La feuille morte a sa gaîté. — Six peupliers viennent de choir ? — Nous en ferons trois balançoires.

Sauve qui peut sous le courroux du grand tonnerre aux longs feux roux ! L'herbe se couche en sa misère… Grimpons au palmier dans la serre !

C'est défendu ? Jetons des cris et renouons, pleins de ferveur, la couronne de la Patrie vers le front pur d'Hélène en fleur !

—

CHARLEMAGNE

OU

LE RÊVEUR ET L'INNOCENT

A J.-H. Rosny aîné.

Variété, c'est ma devise.

VOLTAIRE.
(Lettre à Mme Denis, 1750.)

Mais où est le preux Charlemagne

VILLON.

Qu'il est doux, qu'il est doux de conter des histoires,
Des histoires du temps passé...
. . . .

Un grand trône ombragé des drapeaux d'Allemagne
De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
Les douze pairs, debout sur ses larges degrés,
Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

Tous posent un bras fort sur une longue épée
Dans le sang des Saxons neuf fois par eux trempée :
Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus
La gothique devise autour des rois vaincus.

ALFRED DE VIGNY.
(*La Neige.*)

1

HORIZONS qui tendez vos arcs d'or maritimes vers un ciel ombrageux au murmurant chagrin, mer lascive et soudain, comme devant un crime, passant du plain sérénissime aux vagues hérissant leurs crins,

vols plongeants, vols fugitifs des cormorans superbes, vols et rayons d'ivoire entre ces noirs nuages sur une eau d'émeraude allant rejoindre l'herbe, contrée molle ensemble et sauvage, baies et ports que les mâts engerbent,

vents qui venez brûlants du golfe de Gas-

cogne et vous refroidissez au marais vendéen, puis rebrûlez au heurt de toute la Bretagne, comme avec vous — en vous — me poignent d'illustres souvenirs anciens !

Mais surtout les combats de l'aube et de la nuit, l'immense aurore en sang, vibrent de souvenirs : en voilà plein le ciel grondant, mus par ce bruit d'orage et se dressant où luit la nue cisaillée de zéphyrs.

Souvenirs dessinés par les feux du matin au bord de ces nuées ordonnant leur désordre, vous qui m'apparaissez tranchants, nets et distincts, vais-je tous vous conter *sans ordre ?* Non, de vous tous je n'en veux qu'un.

Cet hui, je n'en veux qu'un, de par-delà

l'An Mil, à conter dans sa magnifique barbarie, au pêcheur fol, mon Cloarec, Justin, Emile, mon ami, farouche et débile « innocent » de la Bernerie (1).

Ainsi, l'oreille émue à tant de chocs sonores, puis à ces voix lourées, derechef à ces cris de la mer et des vents bretons coureurs d'aurore, j'ose vous évoquer encore, grands fantômes de mon pays !

2

TANT il y a qu'en cette aurore sombre, je vais — rôdant comme à l'accoutumée — humer la vie ancienne et embaumée, traînant, sur ma presqu'île bien-aimée,

(1) Village marin, près de Pornic, dans la presqu'île de Saint-Gildas. « La Presqu'île du vin rose et des moulins à vent. » (*Barbe Bleue, Jeanne d'Arc et mes Amours.*)

pour compagnons, Cloarec et mon ombre ;

les cormorans, les fous et les mouettes rament aux nues ou, droit, piquent en mer : inquiet de leur destin au fond des airs, Justin vers eux siffle un tremblant vieil air comme halené de son maigre squelette.

Chaque matin nous voit, mon innocent et ce rêveur que je suis âme et corps, rêvant des yeux, rêvant par tous les pores, *mais à travers son âme plus encore*, nous voit sur les rivages nous glissant

main dans la main, de rocher en rocher, de plage en plage, ombres sous un ciel feu, rêvant en nous, rêvant en orgueilleux, par notre sang, rêvant par nos aïeux, tantôt

debout, — tantôt pensifs, tous deux penchés...

3

Nous écoutons bondir l'eau sur les platins noirs, s'y grouper et gémir des formes illusoires, hallucinés je puis le dire

nous voyons galoper cent colonnes fluides, entre elles s'échapper, couverts d'armes livides, preux, ducs et rois, brusque épopée

fiévreuse et venant mordre et manger les rivages; accourir en désordre un peuple de visages sur lesquels nous voyons se tordre

les buissons obstinés de bras levant des

fers, morts aussitôt que nés, renaissant, coupant l'air devant nos vies hallucinées.

4

Lorsque notre âme en songe aura vécu ces formes, le rêve nous tendra — fruit d'un ciel rouge et dense — le soleil ? non, mais Charlemagne au bras énorme haussant la main dorée de la munificence.

Les nuages élargissant leurs pourpres bords s'ouvriront en gradins autour du haut fantôme. Eh ! voilà que s'y meut le tourbillon des Morts, comme en un rais de jour voltigent les atomes.

Que ta maison est bien fournie, ô Charlemagne, où tels des papillons s'agitent les

framées ! Dans quel cirque infini bouillonnent tes armées ! cependant qu'au travers les douze Pairs te gagnent

sous les rouges pennons que le vent d'or embrase... Obédience et Courtoisie vont te charmer, glorieux et posant vers notre double extase un pied de fer immense au ras des flots calmés !

5

VISION fugitive et que le jour submerge. Tout va reprendre, hélas ! une vie à son plan. Devant l'effondrement, jusqu'aux horizons vierges, Cloarec a poussé le cri des goëlands.

Et son chagrin longtemps n'aura d'autre éloquence. L'innocent voit en Vous, rude

et puissant Monarque, un noyé d'autrefois, son vieux patron de barque, tout l'émerveillement de son adolescence,

vrai portrait du colosse à la barbe fleurie — qu'il siège, globe en main, sur un cahier banal ou qu'il flamboie sur les images d'Epinal — et qu'on achète un sou même à la Bernerie !

6

INNOCENT, que vends-tu ? Charlemagne aux baigneurs ? Nul n'en veut. Cependant, tu ne le vends qu'un sou.

C'est vrai que le donnant comme un portrait flatteur de ton patron de barque, ils te croient un peu fou.

Ciel ! à chacun sa part de songe et du mystère. A chacun son destin, son âme et ses chimères.

Oui, toute la journée Cloarec t'offrira, grande Image, aux baigneurs ; mais nul ne comprendra.

La vue de Noirmoutiers au bout d'un porte-plume, ou l'encens d'Arménie dont leur nez se parfume

voilà ce qu'ils achèteront, non sans un air... en jetant quelques sous devant ton éventaire.

7

“Il avait des pieds grands comme ça ! — Il est mort ! Des bras gros comme ça,

et pourtant il est mort ! Et deux poings qu'il sortit bien longtemps hors des lames, gros comme deux soleils, mes bons messieurs et dames.

» Un jour il a tout fait pencher sous son grand corps, la barque avec la voile et nous, pauvres pêcheurs, tous accrochés au mât tremblant de notre peur et qui brinquebalait de tribord en babord.

» Une vague ! et le flot l'a reçu pour toujours. Sa barbe sur la mer fleurit quand vient le jour... Mais voilà son portrait ! Je ne le vends qu'un sou. Vous lirez son histoire, écrite en mots, dessous. »

8

COMME je reprends goût aux plus vierges accents de nos chants primitifs — Jus-

tin — auprès de toi ! Le poète qui veut « renouveler » se doit de fréquenter, sur tous humains, les innocents.

« Un sou ! Votre pitié au pêcheur qui chavire ! » — Innocent, que je t'aime ! Et je lis, moi, sans rire, au bas de cette image où frémit Charlemagne la légende qui, sous ses pieds d'or, l'accompagne :

Fils de Pépin le Bref et de Berthe au grand pié. Célèbre roi de France, empereur en 800. *Vainquit les Aquitains, les Saxons et Didier.* — « Un sou le naufragé ! » — Que je t'aime, innocent !

Et que de fois je t'ai raconté cette histoire : « Il avait de grands pieds. Cependant il est mort, hélas ! ayant fondé les écoles,

d'abord. » Mais où est le preux Charlemagne ? au ciel bleu ? voire !

Peut-être sous les mers au bout d'un promontoire.

9

Évoquer Charlemagne à la barbe fleurie? Nous le fîmes hier. — (Ombre vivant de flammes, tu nous apparaitras demain comme aujourd'hui.) — Que sommes-nous? deux fous n'ayant vers Lui qu'une âme.

Hier nous eûmes peur. Nous l'évoquâmes trop. Il vécut et périt, mais il nous menaça d'une main gigantesque — oui ! large comme ça — la main du vieux pêcheur ? ou celle du héros ?

Sur la mer le fantôme arrondissait deux

yeux, lunes qui ressemblaient aux deux porches des cieux. On l'entendait gronder, quoiqu'on ne vît de lui, rien que les yeux, la barbe et son poing sur l'appui

du haut balcon céleste où les étoiles tremblent... non pas ! mais d'un orage affreux et doux ensemble, d'un orage d'ébène accourant droit vers nous. Et l'Ombre en s'effaçant ululait comme un loup.

10

Nous le sûmes alors dans notre conscience : les Esprits évoqués ont aussi leur souffrance.

Pour un instant créés, Ombres vivant de flammes, ils souffrent en mortels ayant soudain une âme

et, comme nous crions vers ce Dieu qui nous fit orgueilleux et méchants, le cœur plein de défi,

huent leurs évocateurs. Si furtives soient-elles, les Ombres crient vers nous, qui souffrent en mortelles.

11

Mains aux mains, nous dressant ! nous comprîmes ce cri déchiré de silence ou grondant ta furie, Ombre évoquée sous deux figures par nos âmes, et jetée à la vie nouvelle par notre Ame.

Ta dextre en feu sur nous précipitait nos pas, s'allongeait rayonnante, énorme, et nous frappa. Quel choc bourru ! quel choc à la fois si subtil — pour l'âme seulement? du moins nous sembla-t-il.

Nous fîmes volte-face, abandonnant la plage, vifs comme au vent marin des lièvres de rivage, et bientôt la détresse horrible de la terre vint à nous reflétant le blême effroi des mers.

12

Le vent qui rapprochait cent nuages lointains n'en fit qu'un seul immense au même et noir destin, qui,par tout le pays où se courbaient les arbres, assénait l'éclair blanc lourd comme un poing de marbre sur chacun d'eux, sur l'eau des étangs, sur nos vies peureuses et courbées, fuyantes, poursuivies du bruit morne et secret des tonnerres mêlés au chœur froid des roseaux de ces vallées voilées...

Nous étions seuls, tous deux, l'innocent triste et moi, saisis d'un commun rêve et

d'un semblable effroi, fuyant, *moi*, le Fantôme aux grands yeux du grand Roi, mais *lui*, du vieux patron de barque aux yeux sévères, ce même Charlemagne évoqué hors la mer, ce Charlemagne unique et double et mort trois fois, la dernière à frapper du poing sur nos chimères, de ce poing d'or pâli sous l'éclat des tonnerres, au cœur du ciel en trombe effondré jusqu'en terre!

—

ÉCRIT

A VERRIÈRES-LE-BUISSON

TROIS VARIANTES

(Fleurs cueillies au bouquet d'HÉLÈNE EN FLEUR)

NOTE AU SUJET DE CES POÈMES

A mon ami Henry.-D. Davray, qui dirige la magnifique revue *The Anglo-French Review* ; à mon autre ami Paul Husson, directeur de *l'Œil* (!) et au directeur de *l'Art Belge*, je n'ai pas su refuser ma collaboration un jour — ou plutôt trois jours — que me manquait toute « copie inédite ». Oh! la superstition de l'inédit !... Je leur envoyai les... variantes de trois menus passages d'*Hélène en Fleur*, sorte d'épopée familière (alors inédite en effet). — « Elles sont de complets poèmes, tes variantes ! » me dit un de ces camarades, vrai poète, à l'opinion duquel on tient. « Il faut les publier. » — Les voilà donc.

LE RÊVE EN BARQUE

O songe, ô bois, ô douce eau bleue, il n'est plus qu'un oiseau, mon Dieu ! un seul qui flûte sa chanson, duquel je ne sais pas le nom,

mais il suffit pour que j'embarque en un si balancé grand rêve et dise encore, et dise aux Parques : Veuillez que ma vie ne s'achève

où je rame sur des nuages, ouvre l'onde ou la frise et file en ce canot vif et tranquille dont s'infinise le sillage.

La vie et la mort sont des fleurs que le Temps offre au bon rameur. S'il veut les cueillir, adieu rames ! Les courants emportent son âme.

Un songe traversait un songe, dit le poète du Japon. Ah ! sous les rives que je longe, sous les scolopendres du pont,

sous l'éventail des sycomores, l'entrelacs noir de ces ramures, la mort se cache à la nature et la vie se cache à la mort.

Le songe de la Belle au Bois dura cent ans, à tire d'aile : un million d'années, je crois, vont se bercer en ma nacelle.

O siècles, ne vivons qu'une heure, mais

éternelle et balancée. Le nénuphar ondoie sa fleur.Deux mille ans viennent de passer.

J'entends cet oiseau qui m'enivre : l'alouette au fin cœur du jour. Vingt siècles ont cessé de vivre. Hélas ! que les beaux jours sont courts !

Un grand silence ouvre sa porte (est-ce l'heure où Dieu va chanter ?) à cette barque errante et morte (ou l'heure de l'éternité ?)

C'est l'heure où glisse en l'eau du soir un nuage d'or sous les branches, où le nuage obscur des tanches frôle une rame sans la voir,

c'est l'heure où planent les cirrus, l'heure où les rames sont si belles, où les premiers astres du ciel gouttent aux rames de Phœbus,

l'heure où se sent l'âme embaumée, grise de cadences pâmées dont rêve au loin la bien-aimée. Quittons ces rames pour toujours !

Non, rames... Une fée m'appelle... Je vais cueillir entre ses bras l'oubli de cette heure immortelle et de l'heure qui la suivra.

Elle agite un saule. — « Ah ! plaintive, me voici calme et sans espoir. Ignorez-vous que sur la rive me cherche une âme au fond du soir ?

Adieu, mensonge ! » — Elle était belle à rêver mille et mille jours que je puis être un infidèle.. Quittons ces rames pour toujours !

LES AMANTS DU BOIS-LORIOT

Le Bois-Loriot, quand l'aube mouille, n'a de témoins que pies et merles — et deux amants — et cent grenouilles à peau verte, habillées de perles,

aussi l'écureuil vagabond, si vif que l'œil ne le peut voir, et cent loriots (d'où son doux nom) jaunes, serrant leur châle noir,

aussi la couleuvre et l'anguille se cherchant de leur canne torse, aux rires, sur cette famille, du pic vêtu comme une écorce.

Viens. Taisons-nous. L'ombre est sereine,

et voilà nos fronts chavirés dans la plus grave extase humaine et nos pas devenir sacrés.

Est-ce en nous que veille un regard si profond qu'il envahit l'âme ? regard du lac sombre et qui pâme sous la paupière du bois noir ?

Déjà nos yeux s'ouvrent aux brumes : entre les roseaux étouffée l'image bleue du soleil fume. Déjà nos yeux sont pleins de fées.

O petit bois que l'ombre augmente et que le ciel rend infini, l'ombre à nos pieds, subtile errante, et le ciel vouant tous ses nids

avec leurs milliers d'œufs solaires, nids

comblés d'or, nids de lumière, aux palme
en frisson des cimes éventées entre deu
abîmes,

car une eau longue et nue remire l'espac
où vont ces oiseaux clairs, nés des œufs d'o
tous les zéphyrs ! O petit bois, grand un
vers !

Est-il zéphyr encore à naître d'une cim
haute et bercée ? Dragons de brume et c
rosée nos chimères vont apparaître,

mais en si transparent cortège que nou
les verrons seulement, ailes de vent, griff
de neige, trouer la feuillée par moments.

Vers nous se répandra la gloire de le

passage émerveillé : oh ! ces rayons couleur d'espoir à travers la futaie mouillée !

Enlacez nos corps — saints rayons ! — mes bras, ses bras, nos deux figures ; liés, que nous nous embrassions devant ce gouffre de verdure,

tous nos sens ravis et cernés des molles écharpes superbes, flottant, fleurant la mousse et l'herbe, ton parfum large, ô matinée !

Que va-t-il voir, le banc de pierre ? Cols versés, folle griserie au sein de la nature entière, dont se condense la féerie

en ce bois immense et léger qu'un rose et

noir abîme double, troncs et lianes partagés entre zéphyrs, ombre et feu souples ;

en ce golfe où les bleus doigts fins des bruyères montées de brume tissent les voiles du matin ; sur l'eau que les poissons allument ;

sous les ormeaux entre-cachés, les saules dont le front chavire ; en cette eau qu'un tremble couché traverse, miroirs et soupirs ;

ah ! surtout en la grande ogive que les platanes vont nouer de leurs fûts hautains et déclives se rejoignant dans les nuées !

Le cri des oiseaux solitaires, au fond de

ces voûtes ombreuses, remplit nos âmes et la terre d'une frayeur religieuse.

Temple aérien et sans prêtres que nos deux âmes élevées, sans fidèles que nos deux êtres, d'un même élan pur soulevés !

Qui n'a pas vécu ses amours, fût-ce une heure, en un tel bocage rêvant si loin les feux du jour, devant une eau rêvant l'ombrage,

près de l'ombre à vos pieds songeuse d'un orme rêvant sa ramure, contre la source au fin murmure songeant la mousse qu'elle creuse,

et là, sur un vieux banc de pierre et qui

se songe à vos côtés, ne trouvera — pour sa misère — ces images de volupté.

Le jour va frémir si tranquille dans les verrières nuancées que nous pourrons baisser les cils vers la douceur de nos pensées :

ce bois est une église tendre à nos rêves, à nos serments, qui nous fait si douces entendre les orgues étouffées du vent.

Fines, hardies et seules vraies — j'en atteste, ô bois, ton secret ! — qui me jette au cœur ces images ?... Notre amour au cœur des feuillages...

Un déluge perpétuel, un bleu déluge mi-

nuscule sous les branches vole et circule. O quel petit bruit solennel

fait la rosée roulant ses grains de feuilles en feuilles voisines et, volée comme une bruine par les zéphyrs et les lutins,

chutant mignonnement au sol et chantant de si faible voix — chut ! — que son do ré mi fa sol rend plus calme le fond du bois.

Noir silence dans les noyers (ah ! comment gauler la noisille ?), calme pur, d'un souffle effrayé, charmes tristes en vos charmilles !

Frênes aux feuilles pointillées, nul de vous, nul de vous ne bouge. Il est tout droit

le peuplier qui doucement broute au ciel rouge.

L'acacia, nain et tortu, couve son ombre en se taisant. Le cornouiller déjà s'est tu, mort l'autre hiver. Et cependant,

beaux arbres que la vie soulève ou souleva pleins de désirs, vos fûts mirés en l'eau qui vire tendent aux fées ces ponts de rêve

où glissent Blancheflore, Enide, parée de fleurs Titania, la petite Ilse que voilà, Genièvre, Yseult, sylphes, sylphides,

ponts mêlés aux rais du soleil, qui sont de ces ponts chinoisant couverts de fuyantes araignes et de moustiques ; cependant

le Phœbus tourne, avare encore, hésite en ces lieux abrités, revole à ses montagnes d'or sous la voûte bleue des étés

vite ! lorsqu'un nuage passe ; mais il est des trésors humains cachés au fond de souterrains vers quoi pioche Merlin rapace :

autour de lui, muets fantômes, grouillent sous leurs bonnets ardents les Puck, les Kobolds et les gnômes bêchant la terre ; et cependant

le jour voltige en l'air qui danse par milliers de flèches blondines, et la brise éveille en sourdine toute la lyre des essences.

On entendrait, malgré cet hymne, oh ! si

voilé ! voicr Cyprine errante au loin sur les buissons où le grand lierre a le frisson.

Accrochée d'un bras au grand lierre, est-ce une chaste Mélusine prenant voile de l'églantine ? Ce ne sont que vapeurs légères.

Qu'elle est grave la poésie tombant des saules centenaires ! Cette fraîcheur qui nous saisit rend plus intense le mystère.

Le hêtre, le chêne et l'érable n'auront-ils que des rêves sombres ? — Tremblez, Amour, tremblez dans l'ombre des blancs peupliers formidables !

Oui, donnez-moi la main ; ce temple n'a pas encor tous ses chanteurs : il n'est (ce

pourquoi nos mains tremblent) qu'un murmure d'arbres songeurs...

Le jour est embusqué sous bois et guette l'avenir des feuilles, il rampe au sol, il se recueille. — Phœbus a vidé son carquois ?

Mais l'image bleue du soleil pousse un cri d'or et tout s'élance en une gerbe aux cris vermeils, enivrée de sa délivrance !

Loriots, tarins, fauvettes-grises y jouent de leurs sifflantes flûtes, et dans ce bruit le merle incise l'air qui sur l'eau se répercute.

La clarté monte universelle et monte

ayant l'éclat du lait, puis redescend, flot d'étincelles neigeuses sur les ruisselets

qui de leurs sinuosités répondent au vent dans les branches, et rus follets et cimes blanches se font des signes tourmentés.

Or il n'est plus de ciel cerise qu'aux ongles des ifs suppliants qui vers la « confiture exquise » agitent des doigts impatients.

Tout, dans un seul brusque revers, jour et bois, tout retombe au vert, eau, mousse et feuilles à l'envers : embrassons-nous sous le couvert.

Nouveau silence et lourd et doux que le

vent grignote en souris, jusqu'au grand chœur des oiseaux fous dont crève le charivari

que fait taire la note haute du martinet plus exalté, mais laissant les roseaux chanter, et le calme au poisson qui saute.

Embrassons-nous, délicieuse, et rêvons, joue à joue. Suprême union d'âmes trop heureuses. Un sylphe apprend nos « je vous aime »,

il va, vif, les redire aux trembles dont s'entre-baisent les feuillées, aux phalènes mourant ensemble sur les vitraux de l'araignée,

aux gardons chassant la couleuvre et

mêlant leurs traces d'argent, aux sources en pleurs, douces veuves des saules morts voilà cent ans.

Ah ! tous ces morts renaîtront-ils ? fantômes d'arbres morts si vieux ? branches mortes un jour pluvieux ? Où sont les feuilles de l'An Mil ?

L'Amour éternel est un mot, la Vie et la Mort sont ses frères. Il faut se rencontrer sur terre au bon endroit, c'est le moins sot.

Aimer est la vie sans exil infuse au cœur des amoureux ? — Reviendrons-nous ? Renaîtra-t-il ? — Seul le hasard nous rend heureux.

Tout ce qui meurt veut-il renaître ? C'est au grand TOUT, fils de l'Amour, que je songe en voyant ce hêtre dont le fût laisse entrer le jour.

S'il renaissait petit érable, devrait-il garder la pensée d'une heure — qu'il verra semblable — où le tonnerre l'a blessé ?

Dieu ! s'il revivait en soi-même, il aurait peur de lui toujours. Sylphes, portez nos « je vous aime » aux arbres vivants d'alentour.

Non, partout la mort est heureuse : que dis-je ? (et même sans qu'il vente) la feuille tombée est vivante ; les feuilles chues sont amoureuses.

Vois ces deux longues feuilles jaunes qui se cherchent pour le baiser. Ne recule pas : leurs atomes vont à nos pieds se disperser.

Vois ce trousseau de larves grises qui les soulève en ondulant ! Ne tremble pas : la Mort s'épuise en vains efforts. Et cependant !

Et cependant, ma vie, mon âme, le Paradis *je l'ai revu* dans ce bosquet où sont venus, joue à joue, un homme, une femme,

entre-bénir leur union : Adam qui de la Mort s'évade, Eve la prompte en un rayon. — Chut !... ici, fin de la Ballade.

L'AUTOMNE

A HENRI BOURRELIER

L'HIVER joue avec notre sang. Le Printemps met le cœur en « pâme ». L'Été nous force, roi des sens ! L'Automne est la saison de l'âme.

Et voici, voici bien pourquoi ! l'âme est errante et désolée, tels ces brouillards de la vallée que déchirent l'arbre et le toit.

Elle va sans but, sans désirs, poussée vers l'étrange Avenir, du vent lointain de nos soupirs — et se déchire aux souvenirs.

Folle qui cherche sa Raison, battant le ciel, rasant le sol ? non ! mais qui cherche une raison d'aimer ce que franchit son vol,

l'âme n'est pas heureuse au monde, entre deux infinis perdue. Il semble qu'à la vagabonde rien, ni mémoire, ne soit dû.

Eternel jeu des Immortels — sans jamais trouver la Maison du grand repos à l'horizon — l'éternité vole avec elle.

Comme avant de heurter ce corps, elle venait du fond des âges — las ! et même après notre mort elle continue son voyage.

Nous croyons la tenir soumise, que sa

rosée de vif argent déjà nous perd et se divise et roule errer loin de nos sens.

Liée aux hommes, à leur train,mais d'une sympathie forcée, l'âme ne veut que disperser l'immensité de son chagrin.

Mais vous pouvez *sentir* votre âme autour de vous plus condensée, émue et voire intéressée, quand sur les champs noirs Eurus brâme ;

lorsqu'au souffle d'un nord glacé toute la peau du lac frissonne, quand les jonchaies sifflent cassées, l'âme se grise de l'automne.

En elle — en vous — danse la Mort au

bal des feuilles révolues, en elle — en vous — se remémorent les tristes Jours qui ne sont plus.

En vous chante et se pleure encore la Romance du Temps passé : lugubrement le son d'un cor vous renvoie cet écho lassé

d'avoir franchi nuées, montagnes, gouffres, torrents, neige, sapins, et de conter loin des Espagnes la grave mort des Paladins.

C'est en vous, en votre âme, en vous, que se meurt dans les bois vermeils la clameur de Tristan le fou sur Yseult au dernier sommeil.

Un roi Charle en forêt du Mans aboie de-

vant ce bleu fantôme qui lui prédit, vague et dormant, l'écroulement de son royaume.

Hamlet s'affole en Ophélie. Ses amours tuent le fol Werther. Paul croit pleurer dans sa folie toutes les larmes de la mer.

Et Faust, martyr de nos pensées, jalouse à Dieu son Golgotha. Mais le temps vient tout renverser : quels cris de chute et quels abats !

L'heure glisse où l'âme s'encombre des châteaux ruinés par le monde et de ces rêveuses décombres que laissent Rome, Ur ou Golconde.

La clarté d'une aube incertaine allume

un peu la folle avoine qui vêt la ténébreuse plaine et les colonnes d'Ecbatane.

Entre les tiges des iris,vous apparaissent brusquement les ruines fauves de Memphis à travers l'eau du Nil dément.

Le cri de la misère humaine interroge les nuits du Sphinx, et la nuit des Morts couvre Athènes où Pan rebrise la syrinx !

Et nous, puisque voici l'automne et ses chagrins, mon Bourrelier, nous écoutons l'air monotone du grand vent dans les peupliers.

—

NOTES

Cette naïve épopéette, HÉLÈNE EN FLEUR, suivie de CHARLEMAGNE, forme le XXVIe tome de la suite des « *Ballades Françaises* ».

—

Page 175 :

Je vais aux Nérons cramoisis.

Il s'agit bien des roses Néron — et non point des roses Paul Neyron.

—

Page 191 :

Le Printemps met le cœur en « pâme » (Du grec, *spasma*.)

—

Page 201 :

Cette vieille chanson (*Nous devions aller habiter...*) m'a été chantée bien souvent par mon ami le grand poète Stuart Merrill, par mes amis les poètes Adolphe Retté, Henri Degron et Fagus. Nul d'entre eux n'en connaissait l'auteur.

APPENDICE

I

Dates d'édition, titres et divisions des vingt-sept volumes des « Ballades Françaises ».

Nota. — Les huit premiers tomes sont édités par la *Société du Mercure de France*, 26, rue de Condé, Paris ; les huit suivants par *Eugène Figuière*, 7, rue Corneille, Paris (Collection de « Vers et Prose ») ; les tomes XVII et XXII par *Emile-Paul frères*, 100, rue du Faubourg Saint-Honoré, Paris ; le tome XVIII, par la *Librairie Monnier*, 7, rue de l'Odéon, Paris ; le tome XIX, chez *Payot et Cie*, 106, boulevard Saint-Germain, Paris ; les tomes XX, XXV et XXVII par *Eugène Fasquelle*, 11, rue de Grenelle, Paris ; les tomes XXI et XXIV par *l'Edition*, 4, rue de Furstenberg, Paris ; les tomes XXIII et XXVI par la *Société du Mercure de France*.

Tome I

1897. — BALLADES FRANÇAISES (Première série). Volume in-18, de 408 pages, nouvelle édition revue et augmentée, contenant :

Préface de Pierre Louys (1897).

Nouvelle Préface de Pierre Louys (1914) .

Livre I : *Ballades Françaises*. (La Mer. Les Cloches. Les Champs. Le Hameau.)

Livre II : *Ballades Françaises.* (Les Saisons. La Nuit. Un Livre d'Amour. Les Champs, la Route et l'Atre. L'Orage.)
Livre III : *Mes Légendes.* (Orphée charmant les Animaux. Endymion. Bacchus Indien, etc. Louis XI, curieux Homme. Coups sourds du Heurtoir. La Naissance de Coxcomb.)

LE CAHIER D'EBAUCHES (1892-1895) :

Livre I : *Mes Légendes.* (Les Fous et les Clowns. La Mort et Satan. Les Manants et les Reîtres. Les Grands et les Rois.)
Livre II : *Ma Légende.* (Les Premiers Pas. Il y a là des Cris.)
Livre III : *Ma Légende.* (Les Mauvais Songes. Les Demoiselles de mes Larmes. L'Amie sans péchés.)

Ce tome I des BALLADES FRANÇAISES réunit, avec un grand nombre de poèmes nouveaux, la plupart des poèmes contenus dans les plaquettes suivantes : *Plusieurs Choses*, poésies, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, in-16. — *Premières Lueurs sur la Colline,* Poésies. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, in-16. — *Monnaie de Fer*, poésies et poèmes en prose. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894 in-16. *Presque les Doigts aux Clés.* Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1895, in-16.— *Il y a là des Cris,* poésies.

Paris, édit. du *Mercure de France*, 1895, in-16. — *Ballades (Ma Légende, Mes Légendes)*, poèmes en prose. Paris, édit. du *Mercure de France*, 1869, in-16. — *Ballades (La Mer. Les Cloches. Les Champs)*, poèmes en prose. Paris, édition du Livre d'Art et de l'Epreuve, 1896, in-16. — *Ballades (Les Saisons. Au Champ, sur la Route et devant l'Atre, Mes Légendes. L'Orage)*, poèmes en proses. Paris, édit. du *Mercure de France*, 1896, in-16. — *Ballades (Louis XI, curieux Homme)*, poèmes en prose. Paris, édit. du *Mercure de France*, 1896, in-16.

TOME II

1898. — MONTAGNE. FORÊT. PLAINE. MER *(Ballades Françaises*, deuxième série). Vol. in-18, de 260 pages, contenant :

Livre I : *La Montagne, les Glaciers et les Sources.*
Livre II : *La Forêt, les Bois et les Ruisseaux.*
Livre III : *La Plaine, les Prairies et les Fleuves.*
Livre IV : *LaMer, les Ports et les Rivages.*
L'AMOUR et L'AVENTURE.
D'ANCIENS JOURS.

TOME III

1898. — LE ROMAN DE LOUIS XI (*Ballades Françaises*, troisième série). Vol. in-18, de 432 pages, contenant :

Livre I : *Louis XI, curieux Homme.*
Livre II : *La Ligue.*

Livre III : *Maître Tristan l'Ermite.*
Livre IV : *Les gentils Bienfaits de la Politique.*
Livre V : *Maître Olivier Le Dain.*
Livre VI : *Les Etats généraux.*
Livre VII : *La Rose d'York.*
Livre VIII : *Maître Jean Balue.*
Livre IX : *Louis XI, Homme considérable.*
Livre X : *Charles le Téméraire.*
Livre XI : *Lions et Renards.*
Livre XII : *Complicités avec le Ciel.*

TOME IV

1900. — LES IDYLLES ANTIQUES ET LES HYMNES (*Ballades Françaises*, quatrième série). Vol. in-18, de 212 pages, contenant :

Livre I (L'Amour. Morphée. Galatée. Les Faunes. Icare. Le Printemps. Les Napées. L'ivresse de Néère. Vénus. La Triple Hécate. Prométhée. Le Voyage de Jason. Hercule et Omphale. Hélène. Les Sirènes. L'Alerte.)

Livre II (Aréthuse. Les Néréides. La Fournaise.Le Dialogue Nocturne. Le Sylvain Fou. Bacchus et Ariane. Amaryllis. La Coupe de Ménalque. L'Eglogue. Les Brûlures de la Neige. Aculinus.)

INTERMEZZO.

LES JEUX DE L'HIVER ET DU PRINTEMPS.

TOME V

1900. — L'AMOUR MARIN (*Ballades Françaises*, cinquième série). Vol. in-18 de 216 pages, contenant :

Livre I (La grande Ronde. L'Amour marin. Les Chansons au bord de la Mer (I). La Hantise. Chansons pour Simonne. Les Pêcheurs. Chansons pour les Garces. Le Terre-Neuvier, etc., etc.)

Livre II (La Vie et la Mort. M. le Curé de Langrune-sur-Mer. Les Chansons au bord de la Mer (II). La Vague fauchée. L'Ivrogne. Le Marin trop aimé. Chansons de Fou, etc., etc.)

TOME VI

1902.— PARIS SENTIMENTAL OU LE ROMAN DE NOS VINGT ANS (*Ballades Françaises*, sixième série), in-18, de 314 pages, contenant :

Livre I (La Rencontre (boulevard Sébastopol). Premier rendez-vous (square Monge). Les beaux Dimanches. L'Amour au Luxembourg. Sur le Pont au Change. Bullier. Jalousie (place Notre-Dame). Amours

d'un Soir (Taverne du Panthéon).

Livre II (Le Moulin d'Orgemont. Les Tziganes.)

Livre III (L'Ondée. Promenade solitaire du Point-du-jour au Luxembourg. Après la Mort de la Petite. Dans le brouillard (plaine de Colombes). Le Jardin.)

La Bohême du Cœur et les Romances d'un Sou.

Tome VII

1903. — LES HYMNES DE FEU (*Ballades Françaises*, septième série). Vol. in-18, de 212 pages, contenant :

Lucienne, petit roman lyrique.

Les Hymnes de Feu (La vision harmonieuse de la Terre. La Nuit d'Etoiles. Le chemin des Douaniers. Le Couchant Mystique. Harmonie de la Mer, de la Lune et de l'Orage. Le Dauphin. Le Crépuscule. L'Amour et la Lumière, Hymne au Printemps.)

Tome VIII

1906.— COXCOMB ou l'Homme tout nu tombé du Paradis (*Ballades Françaises*, huitième série). Vol. in-18, de 174 pages, contenant :

Le Livre des Visions :

Livre I : *La Vision Pastorale.*

Livre II : *La Vision Cosmique.*

Livre III : *La Vision Sentimentale.*

—

Henri III *(La Vision Romantique).*
Coxcomb *(La Vision Féerique).*

Tome IX

1908. — ILE-DE-FRANCE *(Ballades Françaises,* neuvième série). Vol. in-18, de 212 pages (1), contenant :

Coucy-le-Chateau. — Senlis — *Saint-Jean-au-Bois.* — *Gonesse.* — *Roissy-en-France.* — *Jouy-en-Josas* (Ile-de-France, livre I).

Margot mon Page (Ile-de-France, livre II).

Tome X

1909. — MORTCERF *(Ballades Françaises,* dixième série). Vol. in-18, de 180 pages (2), contenant :

Etude sur les « Ballades Françaises », par Louis Mandin.

Villes et Villages : *Saint-Mammès.* — *Nemours.* — *Recloses.* — *Vélizy* (Ile-de-France, livre III).

Intermède *(Cantilènes et Ballades).*

Mortcerf (Ile-de-France, livre IV). — (Les beaux Noms. La Forêt de Crécy. Vente du « Coin Musard », etc.).

Tome XI

1910. — LA TRISTESSE DE L'HOMME *(Ballades françaises,* onzième série). Vol. in-18, de 176 pages, contenant :

(1) Une nouvelle édition, augmentée, a paru de ce livre en 1911.

(2) Une nouvelle édition, augmentée de La Guirlande au gentil William, a paru de ce livre en 1921.

Repos de l'Ame au Bois de l'Hautil. (Le Fleuve et la Rivière. Pontoise ou la Folle Journée. Visite à la Vieille Dame de « La Roseraie ». La Chapelle abandonnée, etc., etc.).

La Tristesse de l'Homme :

I. *Elégies.*

II. *Le Cahier de Romances et de Complaintes.*

III. *Elégies.*

Tome XII

1911. — L'AVENTURE ÉTERNELLE *(Ballades Françaises,* douzième série). Vol. in-18, de 148 pages, contenant :

L'Aventure Eternelle (Livre I).

En Gatinais (Dédicace au Pays. Le Plateau des trois Clochers. Service accéléré. Le Brocheton. Notre-Dame-du-Corail-des-Champs. Métamorphose du Poète, etc.).

Tome XIII

1912. — MONTLHÉRY-LA-BATAILLE (*Ballades Françaises,* treizième série). Vol. in-18, de 152 pages contenant :

Aubry d'Argenlieu ou les Fleurs de Lys. — *Montlhéry de nos Jours, Idylle récente.*

L'Aventure Eternelle (Livre II).

Tome XIV

1912. — VIVRE EN DIEU *(Ballades Françaises,* quatorzième série). Vol. in-18, de 200 pages, contenant :

Vivre en Dieu.

Naissance du Printemps a la Ferté-Milon (Invocation à la Flore de Mars. Reconnaissance matinale de la Ville. Les Sept Maisons de Jean Racine. Le Regret. Le Souvenir, etc.).

L'Aventure éternelle (Livre III).

Tome XV

1913. — CHANSONS POUR ME CONSOLER D'ÊTRE HEUREUX *(Ballades Françaises,* quinzième série). Vol. in-18 de 212 pages, contenant :

Richard Cœur de-Lion.

Aux Andelys. (Prière aux grands Ondins. Le Vexin Normand. Le Suisse de Pont-de-l'Arche, etc.)

Hélène Tourangelle.

Complaintes et Dits.

Voyages.

Tome XVI

1914 — LES NOCTURNES *(Ballades Françaises,* seizième série). Vol. in-18, de 168 pages, contenant :

Les Nocturnes.

Germaine Tourangelle.

Pretintailles.

Tome XVII

1916. — SI PEAU-D'ANE M'ÉTAIT CONTÉ *(Ballades Françaises,* dix-septième série). Vol. in-18 de 238 pages, contenant :

Préface de Maurice Maeterlinck.

Contes pour Jacques Bonhomme (La Lé-

gende de saint Grelottin, Jacques-Bonhomme de Neige, Saint-Hubert de Gambaiseuil, le Poème du Toit de Chaume, l'Echarde de Napoléon, la Légende de Saint-Berzillé, la Cabane du Pauvre, etc.).

LES POÈMES DE L'AUXILIAIRE.

TOME XVIII

1916. — DEUX CHAUMIÈRES AU PAYS DE L'YVELINE (*Ballades Françaises*, dix-huitième série). Vol. in-18 de 64 pages, contenant:

DEUX CHAUMIÈRES. (La carte épinglée, un Sorcier devant ma Maison, l'Horloge du Braconnier, la Grenouille bleue, l'Adieu aux Haizettes, Pascal ou les deux Brouettes, le Sommeil de la Bien-Aimée, le Vallon aux Charmes Constants, Premier Jour de Guerre, etc.).

TOME XIX

1916. — POÈMES DE FRANCE, Bulletin lyrique de la guerre, 1914, 1915 (*Ballades Françaises*, dix-neuvième série). Vol. in-18, de 328 pages, contenant :

Préface d'ANATOLE FRANCE

CHANTS DE 1914 ET DE 1915 (La Cathédrale de Reims, la Clarté de France, Ce que nous défendons, Senlis Vengée, le Chant des Anglais, la Victoire de la Marne, Cœur de Saint-Georges, hymne d'amour à l'Angleterre, les Cosaques, Terres de nos Exploits, Nos belles Victoires, Dixmude, le

saint Peuple belge, le Soldat de Grand' Garde, la Marseillaise, etc.).

In Memoriam

Les Poèmes de l'Auxiliaire (Le Félon, le Grand Evénement, Veillée des Saints Patrons de France au Mont Saint-Michel, Pégase aux Champs, l'Ombre de l'Epopée ou la Voix d'Homère, etc.).

Coups de Fouet.

Les Garibaldi.

Tome XX

1917. — QUE J'AI DE PLAISIR D'ÊTRE FRANÇAIS ! (*Ballades Françaises*, vingtième série). Vol. in-18, de 292 pages, contenant :

Avant-Propos de l'auteur.

Le Voyage en Touraine.

Le Voyage dans le Blésois.

Le Voyage en Vendomois.

—

Temps de Guerre.

Tome XXI

1917. — L'ALOUETTE (*Ballades Françaises*, vingt et unième série). Vol. in-18 de 296 pages, contenant :

Fantaisies a la Gauloise sur la Vie, la Guerre et l'Amour. (Cinquante Chansons.)

Tome XXII

1918. — LA LANTERNE DE PRIOLLET ou

L'ÉPOPÉE DU LUXEMBOURG *(Ballades Françaises*, vingt-deuxième série). Vol. in-18, de 280 pages. contenant :

Chant I : *Le Satan Mémoire et le Démon Naguère.*
Chant II : *Le Poupon et la Ténèbre.*
Chant III : *La Terre et le Ciel.*
Chant IV : *Les Enfants-Dieu.*
Chant V : *La Lanterne qui s'allume.*
Chant VI : *Les Amis des Amis.*
Chant VII : *La Louange de Paris.*
Chant VIII : *Le nouvel Hamlet.*
Chant IX : *La Garde céleste.*
Chant X *La Chute aux Abîmes.*

TOME XXIII

1919. — LES ENCHANTEURS (MÉDÉE. MERLIN. BULBUL. LES ROIS MAGES). — *(Ballades Françaises*, vingt-troisième série). Vol. in-18, de 286 pages, contenant :

MÉDÉE LA MAGICIENNE ou les Rêveries d'un Chasseur de Sologne.

MERLIN L'ENCHANTEUR ou les Rêveries d'un Pipeur de Lunes.

BULBUL ou les Rêveries d'un Rossignol de Muraille.

LES ROIS MAGES, Cantilènes sur leurs Tombeaux.

—

HEURES DE GUERRE.

TOME XXIV

1919. — BARBE-BLEUE, JEANNE D'ARC ET MES AMOURS. *(Ballades Françaises,*

vingt-quatrième série.) Vol. in-18, de 256 pages, contenant :

Chant I : *Aurores au Pays de Barbe-Bleue.*
Chant II : *Rêves dans le Sable.*
Chant III : *L'Exemple de Jeanne.*
Chant IV : *L'Exemple de Gilles.*
Chant V : *La Presqu'île du Vin rose et des Moulins à Vent.*
Chant VI : *Chevauchée vers l'Epilogue.*

TOME XXV

1919. — CHANSONS A LA GAULOISE (ECOUTEZ LA CAILLE !) — *(Ballades Françaises,* vingt-cinquième série). Vol. in-18 de 300 pages, contenant :

SUR LA VIE, LE RÊVE ET L'AMOUR (Cinquante Chansons.)

TOME XXVI

1921. — HÉLÈNE EN FLEUR ET CHARLEMAGNE.

TOME XXVII

1921. — AU PAYS DES MOULINS, *suivi de* COMME UNE SOLENNELLE MUSIQUE.

—

ANTHOLOGIE DES BALLADES FRANÇAISES (1897-1921). Nouvelle édition augmentée.

TABLE

HÉLÈNE EN FLEUR

LIVRE PREMIER

L'INVITE AU PARDON

LIVRE DEUXIÈME

LES ADIEUX DE PORT-ROYAL

LIVRE TROISIÈME

LE ROI DE VERRIÈRES

OU LES ENFANCES-BOURRELIER

LIVRE QUATRIÈME

LE BOIS LORIOT

LIVRE CINQUIÈME

LE PAUVRE PÊCHEUR

ET LA NUIT ÉTOILÉE

LIVRE SIXIÈME

HÉLÈNE EN FLEUR

A LA ROSERAIE

LIVRE SEPTIÈME

L'AUTOMNE AVAIT JONCHÉ LA TERRE...

CHARLEMAGNE

OU LE RÊVEUR ET L'INNOCENT

ÉCRIT A VERRIÈRES-LE-BUISSON

TROIS VARIANTES

(Fleurs cueillies au bouquet d'HÉLÈNE EN FLEUR)

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le deux juin mil neuf cent vingt et un

PAR

MARC TEXIER

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

BINDING SECT. DEC 8 1967

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

H&SS
A
1479


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 09 04 10 018 3